

Le Monde

DES LIVRES

LITTÉRATURES

ESSAIS

VENDREDI 26 FÉVRIER 1999



MONGO BETI

Le Feuilleton
de Pierre Lepape page II



CHRIS OFFUTT

page III



JEAN-PAUL DUBOIS

page IV

LES JOURNAUX

INTIMES

Barbellion,
Philippe Sollers
et les journaux
au féminin
page V



TOM BISHOP

page VII

SPINOZA

La chronique
de Roger-Pol Droit
page VIII



FRANÇOIS FURET

page XI

Les mondes mêlés

Des confins du Brésil
à la Florence
des Médicis,
des créations
picturales
du XVI^e siècle mexicain
à la « world culture »,
Serge Gruzinski offre
un passionnant
voyage qui bouscule
bien des idées reçues
sur le métissage
des cultures

Algodonal, village poudré de sable d'une île perdue au sud du delta de l'Amazone, un soir d'août 1997, le son lancinant du berimbau (instrument traditionnel à une corde tendue sur un arc de bois et une noix de coco) reprend la mélodie d'une chanson brésilienne à la mode pour accompagner les luttes rituelles d'un groupe d'adolescents, tandis que, sur l'écran de télévision, la mort, à Paris, d'une princesse anglaise nourrit « les rêves des insulaires en les mettant à l'unisson du reste du globe ». A Puebla, dans le Mexique du XVI^e siècle, des peintres indiens ornent le salon d'apparat d'un prélat espagnol d'une fresque figurant des Sibylles qui défilent sur fond de décor hispano-flamand, entre deux frises où d'opulentes centaures tendent à des singes mexicains portant boucles d'oreille des fleurs connues comme de puissants hallucinogènes.

Nicole Lapierre

Ces mélanges d'hier et d'aujourd'hui bousculent repères et idées bien ordonnées. En les rapprochant, Serge Gruzinski nous incite à quelques sérieuses remises en cause. L'authentique est un leurre ; et mieux vaut ne pas se laisser piéger par cette notion d'identité, qui assigne à chaque groupe humain des caractéristiques déterminées, « censées être fondées sur un substrat culturel stable ou invariant ». Invoquer la pérennité d'une tradition maintenue intacte jusqu'à ce que la modernité l'entame, c'est négliger la longue histoire des affrontements, mais aussi des interactions, entre les peuples. Et dissocier, dans les effets de ces rencontres, la part préservée des survivances de celle des modèles importés ou imposés, c'est s'arrêter aux composants, là où il faudrait analyser les propriétés des alliages, dans la fonderie des mondes mêlés. Croire, enfin, que la mondialisation de la culture et la planétarisation des images sont des phénomènes récents et inédits, c'est oublier ce XVI^e siècle renaissant qui, « vu d'Europe, d'Amérique ou d'Asie, fut, par excellence, le siècle ibérique comme le nôtre est devenu le siècle américain ». Vers lui, Serge Gruzinski revient chercher pistes et résonances. C'est l'audace et la force de sa démarche : un vaste,

savant et passionnant détour par le passé pour mieux voir et concevoir la complexité du présent.

Historien, auteur d'une *Histoire du Nouveau Monde* avec Carmen Bernard (1), spécialiste du Mexique colonial, auquel il a consacré de nombreux ouvrages, il a particulièrement étudié *La Colonisation de l'imaginaire* des sociétés indigènes (2) et *La Guerre des images* (3) qui ont sévi dans l'environnement chaotique généré par la conquête. De ce contexte ont jailli d'étranges créations métissées. Telles ces fresques, dans une église, où des personnages mythologiques, sortis des *Métamorphoses* d'Ovide, rejouent un nouveau destin sous les traits de combattants indiens. On lisait beaucoup le poète latin au Mexique, ses œuvres arrivaient par bateau, dans les bagages des moines et les livraisons des libraires, en d'innombrables compilations qui offraient, sur fond de récits fabuleux, des morales édifiantes. Voilà qui dément encore un cliché : les Indiens n'étaient pas toujours des hommes condamnés à la déchéance par la destruction de leur civilisation et les Espagnols pas tous des soudards ignares ; il y avait, de part et d'autre, des artistes et des lettrés. Nul trait d'égalité bien sûr, la domination était massive. Aussi, ces représentations sont-elles « politiques et non pas simplement "culturelles" ». Elles résultent de mouvements contraires : « l'indianisation d'un Ovide moralisé » pouvait satisfaire et rassurer les missionnaires, alors même que la réinterprétation des citations antiques permettait aux peintres indiens d'y reformuler de multiples réminiscences païennes.

Éléments indiens et européens s'enchevêtrent inextricablement, figures de la Fable antique, sym-



GRACIELA ITURBIDEVU

boles chrétiens et amérindiens, paradis des deux mondes, s'imbriquent, se confondent et se transforment. Dans les fresques réalisées par les artistes indigènes sur les murs des églises et des couvents, comme dans les chants qu'ils ont composés, ou les plans de ville qu'ils ont dessinés à la demande des conquérants, s'invente un langage composite. On ne saurait réduire ces productions à un « bricolage », une simple juxtaposition d'éléments hétérogènes, ni les ramener soit du côté de l'occidentalisation et de la christianisation forcée, soit du côté d'une simple persistance préhispanique. Ce que montre admirablement Serge Gruzinski – qui n'hésite pas, pour mieux nous ouvrir les yeux, à rapprocher les troublantes créations du XVI^e siècle mexicain des variations continues sur l'Orient et l'Occident dans la fulgurance des films de Peter Greenaway –, c'est la singularité même de ces œuvres métissées.

Il ne s'agit pas seulement de s'en émerveiller. Sous l'esthétique perce une question anthropologique : pour que les cultures se mélangent, il faut qu'elles soient « miscibles ». Question controversée : pour Claude Lévi-Strauss, « il y a toujours un écart différentiel [qui] ne peut pas être comblé » (4) ; pour une partie de l'anthropologie culturelle anglo-saxonne, en revanche, qui s'est attachée à cerner les phénomènes d'acculturation et de mélange, ces derniers sont « presque sans limites ». Serge Gruzinski, lui, éclaire ce débat, en précisant les circonstances et les conditions dans lesquelles les limites, en effet, peuvent complètement s'estomper. Il analyse, dans la pensée et l'art prisés de la Renaissance, cette insistante présence de l'hybride qui favorise la médiation et le passage, en Amérique, au métissage. La Fable, portée par Ovide, offre un répertoire et une liberté de représentation

face au mélange omniprésent, son incapacité à le penser. En associant métissages, uniformisation et mondialisation, comme un même fléau porté par le Moloch de l'économie-monde, et en leur opposant des identités statufiées, on s'enferme dans une fausse alternative. Car la globalisation peut fort bien s'accommoder « d'une illusion de diversité maintenue envers et contre tout, voire de traditions reconstruites ou reconstruites de toutes pièces » ; quant aux mélanges, ils peuvent faire le jeu de la world culture, mais tout autant lui échapper, par des chemins détournés.

Si notre univers postmoderne paraît éclaté en une juxtaposition de fragments d'images et de réalités, c'est peut-être, en partie, parce que notre regard, enclin à décomposer, ne sait pas reconnaître ce qui, en même temps,

s'invente. Certes, les métissages sont des formes instables, qui « expriment des combats jamais gagnés et toujours recommencés ». Cependant, ils inscrivent dans la durée la vitalité obstinée des cultures en mouvement. « C'est au cœur de la métamorphose et de la précarité que se loge la véritable continuité des choses », nous dit Serge Gruzinski. Et l'on songe, en écho, à Montaigne, qu'on ne relira jamais assez, tant cet homme du XVI^e siècle nous est proche : « Le monde est une grande branloire pérenne. »

(1) Deux volumes, Fayard, 1991 et 1993.
(2) Gallimard, 1988.
(3) Fayard, 1990.
(4) *L'Identité*, PUF, 1977, p. 322.

LA PENSÉE MÉTISSE
de Serge Gruzinski.
Fayard, 336 p., 135 F (20,58 €).

EMMANUEL MOSES

La Danse de la poussière dans les rayons du soleil

roman

A l'automne 1976, mon grand-père brada son appartement situé avenue Foch et se retira dans la maison qu'il s'était fait bâtir près de Tel-Aviv...

EMMANUEL MOSES

roman Grasset



Le Jeu de Yaoundé

TROP DE SOLEIL TUE L'AMOUR
de Mongo Beti.
Julliard, 242 p., 119 F (18,14 €).

En 1954, Alexandre Biyidi, étudiant camerounais de vingt-deux ans, ne s'appelaient pas encore Mongo Beti. Il venait de publier son premier roman, *Ville cruelle*, sous un autre pseudonyme, Eza Boto. C'était l'époque où tout semblait simple, en noir et blanc. Colonisés et colonisateurs que tout opposait, la religion, les mœurs, la culture, l'espérance. Camp contre camp, cela peut faire de bonnes caricatures et de mauvais romans. Mais malgré ses maladresses et ses scories, *Ville cruelle* rompait déjà avec le manichéisme de la littérature militante. Racontant l'histoire d'un paysan de son village natal, au sud du Cameroun, venu vendre son cacao à la ville, le jeune romancier montrait comment la présence coloniale avait d'ores et déjà et définitivement déchiré l'ordre ancien de l'Afrique, désormais écartelée entre des traditions souvent tyranniques et les leurreurs d'une modernité occidentale présentée comme un modèle que l'Afrique était invitée à singer.

Entre une régression vers le passé et un avenir d'imitation servile, l'Africain n'avait plus de temps propre. Alexandre Biyidi en tira les conséquences : il étudia le latin et le grec et obtint l'intemporelle agrégation de lettres classiques, une manière d'exil dans une bulle. Le romancier Mongo Beti, lui, constatait avec colère et douleur que ses intuitions se vérifiaient. L'indispensable décolonisation ne changeait rien à l'ancienne sujétion sauf à confier à des tyrans rapaces et incompetents la charge de perpétuer la misère, l'injustice et l'exploitation. La tyrannie et les manières de l'exercer, voilà un domaine où, mœurs tribales et techniques occidentales conjuguées, l'Afrique inventait quelque chose, une cruauté baroque et ivre que l'Occident, un tantinet offusqué, s'efforçait de faire passer pour le prurit de jeunesse des démocraties. Lorsqu'il publia, en 1972, *Main basse sur le Cameroun*, un pamphlet précisément informé sur les exactions du président Ahidjo, grand ami de la France selon la formule consacrée par les marchands de pétrole, Mongo Beti faillit bien se voir privé de sa nationalité française, et Alexandre Biyidi de la faculté d'enseigner Euripide et Plutarque aux élèves du lycée Corneille de Rouen.

Mongo Beti se battait, avec rage. Il voulait servir à quelque chose, être efficace, parer au plus pressé. D'où, à côté de belles réussites comme *Remember Ruben* ou *Perpetue* et *l'habitude du malheur* parus il y a un quart de siècle, déjà, des romans étouffés par la colère, étranglés par le désespoir, alourdis par le ressentiment. Mongo Beti tournait en rond dans son exil. Aujourd'hui, retraité de l'éducation nationale, il est rentré chez lui, à Yaoundé. Avec trois sous, il y a ouvert la Librairie des peuples noirs. Il vient d'écrire un grand roman.

La situation n'est plus tout à fait la même au Cameroun. « A un despotisme sanguinaire venait de succéder

Après des romans de rage et de colère, Mongo Beti a choisi de revenir avec une farce étrange et grinçante pour rendre compte d'une Afrique à la dérive, où plus rien n'est à sa place, où « le chef de l'Etat fait dans l'évasion de capitaux, (...) curés et évêques dans le maraboutisme ». Et où le romancier décline une nouvelle forme de roman noir

une dictature sournoise. » Il y a même une opposition, tolérée tant qu'elle ne prétend pas devenir majorité. De temps en temps, on jette quelques membres de l'opposition en prison, ou bien on les bastonne afin de redorer quelque peu leur blason d'opposants. Zam, le héros de *Trop de soleil tue l'amour*, est journaliste dans l'hebdomadaire de l'opposition. Il joue son rôle dans la farce, dénonçant d'une plume vigoureuse des scandales bien réels, dont tout le monde se moque, chacun ici ayant adhéré depuis longtemps aux vertus démocratiques de la fraude et de la corruption. Zam noie son impuissance politique dans le whisky, dans sa belle collection de disques de jazz et dans les bras superbes de Bébéte, sa détonnante secrétaire.

Autour de Zam gravitent d'autres personnages interlopes, hésitant, tout comme lui, entre le tragique et le bouffon. Eddie, l'avocat dont le cynisme et le goût du pire ont toujours raison, P. T. C. (Poids Total en Charge), l'obèse directeur du journal qui prend Kabila pour un libérateur de l'Afrique, Georges, le Français, demi-barbouze, demi-paumé, Ebénézer, « un prénom comme on n'en fait plus », le riche manipulateur

de foutes, l'âme des complots tordus, le Richelieu tortionnaire de ces *Trois Mousquetaires* africains.

La référence à Dumas père vient spontanément. Le roman enchaîne les attentats, les enlèvements, les poursuites, les messages codés, les réunions clandestines et les secrets d'Etat. Ce n'est pas tant que Mongo Beti veuille s'amuser, mais la parodie lui paraît être le genre littéraire le plus apte à rendre un compte exact de la réalité. C'est moins le romancier qui parodie les plus folles figures de l'imagination littéraire que l'Afrique qui gesticule devant ces miroirs déformants et prend au sérieux ces mirages.

Mais plus encore qu'à Dumas dont Mongo Beti ne conserve que la surface, on songe à une littérature beaucoup plus ancienne, aux charmes et au sens ambigu : à ce *Jeu de la Feuillée* que présentait Adam de la Halle devant les bourgeois d'Arras dans le dernier quart du XIII^e siècle. Il s'agissait d'un jeu de miroirs, sous forme de farce. Adam y représentait sur scène les spectateurs qui se trouvaient dans la salle. Il les faisait rire de leurs malheurs et des siens. De leurs femmes qui les ridiculisaient, de leur peur, de leurs reliques inefficaces, de leur cupidité. Il les montrait en train de sommeiller abrutis par le vin et par cette inertie qu'on nomme destin, alors qu'autour d'eux le monde changeait et que le jour succédait à la nuit. Etrange farce pour un étrange rire où le merveilleux rivalise avec le réalisme, où la langue savante et subtile du clerc ne recule pas devant les groiseries de cabaret et qui annonce avec deux siècles d'avance le shakespearien *Songe d'une nuit d'été*.

Mongo Beti joue sur le même registre, avec la même liberté. Son roman est une *sotie* : une mise en scène de l'illusion, du non-sens, de la folie généralisée, fondatrice, qui entreprend de se faire passer pour de la sagesse. C'est le monde cul par-dessus tête, le bas qui a pris la place du haut, les mots qui trahissent les pensées, le romancier qui intervient dans son roman, les Africains qui se gorgent de citations latines, l'ar-

mée et l'Etat privatisés, les rôles qui s'échangent entre les acteurs, le désordre ritualisé : « Nous sommes tous polyvalents ici et même souvent à contre-emploi. Chez nous le chef de l'Etat fait dans l'évasion de capitaux, ministres et hauts fonctionnaires dans l'import-export, curés et évêques dans le maraboutisme, assureurs et banquiers dans l'extorsion de fonds, les écolières dans la prostitution, leurs mamans dans le maquereutage, les toubibs dans le charlatanisme. (...) Notez aussi que nous demandons dans le même temps la démocratie, comme si nous prétendions marier le pôle Nord à l'équateur, le couvent au bordel. »

Dans ce continent à la dérive où plus rien n'est à sa place, les discours les mieux lestés de raison deviennent sottises, la négritude chère à Aimé Césaire sert de prétexte à la démagogie rétrograde, l'imprécation tourne en eau de boudin ridicule, la langue – ce franco-africain à la syntaxe brisée par le mode interrogatif – au lieu de communiquer enferme chaque parleur dans la solitude verbeuse de son propre monologue. Pris dans ce mouvement de retournement et de concassage, le roman, la bonne vieille manière occidentale de raconter des histoires et d'indiquer le sens des actes, est fatalement voué à l'échec, frappé d'absurdité et de vanité.

Il n'y a pas plus de roman africain que de socialisme éthiopien ou de mathématiques sénégalaises. Il faut inventer autre chose qui ne soit pas pour autant la culture d'une nostalgie hors de propos ou la nouvelle version modernisée des palabres et des contes rituels, à l'usage de lecteurs-touristes tout barbouillés de pittoresque. C'est ce que fait *Trop de soleil tue l'amour*, avec son mauvais titre de roman-feuilleton ou de série afro-européenne de 20 h 50 pour TF 1 : l'invention d'une forme, une autre manière de décliner le roman noir.

Zam le journaliste ne peut pas se passer de Bébéte sa somptueuse copine. Il aime son corps, son rire, ses incartades et jusqu'à sa stupidité supposée. En même temps, dès qu'il a un peu bu, c'est-à-dire la plupart du temps, il l'insulte, l'humilie, l'accuse de se vendre au plus offrant. Elle est sa joie, sa souffrance et le pire de sa haine : celle qu'il éprouve pour lui-même. Sans faire de Bébéte une allégorie de l'Afrique – elle est plus riche et plus secrète que cela – Mongo Beti, dans sa composition en contrepoint, rapproche le thème de la femme désirée et honnie et la pulsion d'exil qui pousse les Africains à fuir le continent : « Tous les enfants de ce pays, seul sans doute au monde dans son genre, rêvaient de désertier le foyer de leur naissance pour partir ailleurs trouver le bonheur au milieu d'autres parents plus fortunés, plus indulgents, qu'ils s'inventaient dans leurs songes désespérés. N'était-ce pas là le symptôme le plus éloquent de sa malédiction ? »

Mongo Beti n'a pas d'illusion et plus guère de rêves. Il a choisi de revenir, malgré tout. Pour résister ? Il se méfie des grands mots et de leurs roulements de tambour. Simplet, peut-être, pour essayer de mettre en échec cette maxime du bon sens : « Quand on ne peut pas agir, à quoi bon essayer de comprendre ? »

Paquita, vierge mais pas innocente

L'amour et la tendresse que portent certains auteurs à leurs personnages sont évidents. Chez Balzac, ce serait plutôt du mépris. *La Fille aux yeux d'or*, troisième et dernier épisode de l'« Histoire des Treize », est un concentré génial de cynisme et de misanthropie, tant les personnages principaux sont antipathiques. Henri de Marsay est d'une froideur à toute

l'amour, Henri accepte qu'elle l'arrange à son goût : « Paquita, joyeuse, alla prendre dans un des deux meubles une robe de velours rouge, dont elle habilla de Marsay, puis elle le coiffa d'un bonnet de femme et l'entortilla d'un châle. (...) Mais, chose étrange ! Si la Fille aux yeux d'or était vierge, elle n'était certes pas innocente. » Ce n'est que plusieurs heures plus tard que Marsay comprend qu'il a « posé pour une autre personne. Comme aucune des corruptions sociales ne lui était inconnue, qu'il professait au sujet de tous les caprices une parfaite indifférence, et les croyait justifiés par cela même qu'ils se pouvaient satisfaire, il ne s'effaroucha pas du vice, il le connaissait comme on connaît un ami, mais il fut blessé de lui avoir servi de pâture ». Un lapsus de Paquita confirme les présumptions d'Henri de Marsay. Il prépare alors sa vengeance, aidé par Ferragus, le chef des Dévorants. Pourtant il arrive trop tard, spectateur du carnage auquel s'est livrée Margarita-Euphémie de San-Réal, sa demi-sœur et amante de Paquita. Rien n'est jamais simple chez Balzac et, s'il parle de corruption et de vice, il prête à la marquise qu'Henri qualifiait d'« infernal génie » des sentiments vrais d'amour, de dou-

leur et de désespoir. Henri de Marsay, que la curiosité puis le désir de vengeance avaient un instant rendu humain, commente la mort horrible de Paquita d'un laconique : « Elle était fidèle au sang. » Et à Paul de Manerville qui lui demande de quoi est morte la Fille aux yeux d'or, il répond froidement : « De la poitrine. »

Judith Silberfeld



Figures de la Comédie

PAQUITA VALDÈS

née en 1793 à La Havane morte assassinée à Paris en 1815.

Sa mère, esclave de Géorgie américaine qui l'a suivie à Paris ainsi que son père nourricier, le mulâtre Cristemio, l'a vendue à la future marquise de San-Réal. Elle n'apparaît que dans *La Fille aux yeux d'or*

LA BISSONNIÈRE - PARIS, MAISON DE BALZAC

étonnements profonds qui coupent bras et jambes, descendent le long de l'épine dorsale et s'arrêtent dans la plante des pieds pour vous attacher au sol. « C'est la même voix ! », s'étonne-t-elle, ajoutant : « et... la même ardeur », avant de consentir à s'abandonner au jeune homme. Et lorsque deux jours plus tard elle l'accueille dans « une retraite construite pour

La danse aux quatre vents

Jean-Claude Gallotta, Catherine Diverrès, Susan Buirge et Collectif Mouv' livrent le processus d'élaboration d'une de leurs œuvres

LES VARIATIONS D'ULYSSE de Jean-Claude Gallotta. **SÉQUENCES D'UNE VIE** du Collectif Mouv'. **FRUITS** de Catherine Diverrès. **UBUSANA** de Susan Buirge. Ed. Lansman, 63, rue Royale, B 7141 Carnières/Morlanwelz Belgique ou W+B Diffusions Chaque volume 86 p., 85 F (12,95 €).

Notes, croquis, photos, propos : rien de pesant, de figé, lorsqu'il s'agit de tenir le journal de bord d'une œuvre en cours, de restituer la « mémoire vivante » de l'écriture chorégraphique qui, selon la danseuse Catherine Diverrès, « ne peut être arrêtée parce que toujours en mouvement, et qui n'existe que par, avec, à travers d'autres » : musique, lumières, scénographie et surtout interprètes. Après une première série de quatre livrets, parus aux éditions Plume (consacrés à Joëlle Bouvier et Régis Obadia, François Raffinot, Karine Saporta et Marceline Lartigues), la collection dirigée par Dominique Fréard, cette fois publiée par un éditeur belge, Lansman, nous entraîne à la découverte d'univers aussi différents que possible : Jean-Claude Gallotta, Catherine Diverrès, Susan Buirge – tous trois séduits par le Japon – et le Collectif Mouv' dont Isabelle Galloni d'Istria présente, à travers le regard d'un personnage fictif, Hatem, le spectacle *Séquence d'une vie*, produit de la culture hip-hop.

Pour situer *Les Variations d'Ulysse*, de Jean-Claude Gallotta, Dominique Fréard commence, inévitablement, par un retour en arrière : la pièce, commandée de Brigitte Lefèvre, directrice de la danse à l'Opéra de Paris, a sa source dans un *Ulysse* original

– une des œuvres qui, quinze ans plus tôt, en 1981, fondent le mouvement de la jeune danse en France. Remarques dictées, croquis esquissés et cadrés, permettent à Gallotta (venu des Beaux-Arts) de retracer la sédimentation de cette chorégraphie « nomade » où tout a changé, non seulement les danseurs, mais même, ce qui est plus rare, les lumières et la musique. « Moi, dit Gallotta, j'ai toujours aimé les contraintes qui ne sont rien d'autre que des règles du jeu. » Pourtant, ce qu'il veut retrouver dans le travail artistique, c'est une certaine « immédiate » – celle des musiciens de jazz lorsqu'ils improvisent. Avec Mathilde Altaraz, il a naguère fondé le groupe Emile Dubois – « un nom choisi en hommage au Facteur Cheval et à tous les autodidactes du monde ». Aujourd'hui, Gallotta vient d'être chargé de créer à Shizuoka, au Japon, la première compagnie de danse contemporaine financée par l'Etat.

INFLUENCE JAPONAISE

Pour Catherine Diverrès, qui a suivi l'enseignement de Mudra à Bruxelles, puis au Japon, avec Bernardo Montet, celui de Kazuo Ohno, l'un des fondateurs du butô, l'influence des techniques et des maîtres n'est nécessaire que pour mieux faire, ensuite, table rase. Cette chorégraphe exigeante, intense, demande à ses danseurs d'être non des exécutants, mais des artistes autonomes. Le livret d'Irène Filiberti, consacré à la création de *Fruits*, en 1996, retrace cette « mémoire communautaire de trajets solitaires » : d'abord des improvisations sur neuf propositions de Catherine Diverrès – désir, danger, amour, temps, résistance, violence, corruption, grâce, joie. De ce travail intérieur, évoqué par les dix danseurs, ne restent que des fragments, que la chorégraphe ensuite fédère, rassemble : « La capacité de la danse à synthétiser, com-

mente-t-elle, est magnifique. » Les notes de ses carnets de travail, proches du poème, citent Levinas et Hölderlin, dont un poème est la « matrice » de *Fruits*. Le scénographe Daniel Jeanneteau, lui, mentionne Giotto et Dürer, à propos de la grille érigée sur l'espace calciné du plateau. Quant aux lumières, qui irradient un noir riche et profond, les somptueuses photographies de Lee Yanor en restituent la vibration.

Le cheminement qui fascine les chorégraphes d'aujourd'hui, Susan Buirge l'a, selon Bernadette Bonis, accompli de façon exemplaire. *En allant de l'ouest à l'est* : c'est ainsi, qu'elle a intitulé un solo de 1976, et un livre paru en 1996. Née à Minneapolis, formée au contact de Cunningham et de Nikolaï, elle s'est installée en France en 1970, a voyagé en Ethiopie, en Grèce, en Syrie, avant de faire, au tournant des années 90, au Japon, une rencontre décisive : celle de Tomihisa Hida, prêtre shintoïste et musicien – maître de gagaku. Trois ans plus tard, elle est la première chorégraphe résidente de la Villa Kujoyama. C'est là qu'elle a élaboré, depuis 1994, le cycle des *Saisons* : les quatre pièces ont été présentées cet été au Festival d'Avignon et, en décembre, au Théâtre de la Ville. *Ubusuna*, la danse d'hiver, rappelle la nécessité de prendre soin du repos de la terre en vue des semailles à venir. Lent processus, de l'inerte à l'expansion. La chorégraphe imagine un long fil tendu : jamais plus de trois danseurs à la fois, une forme en onze sections. Petits sauts, petites pousses du riz, de la végétation. Rondeur des bras. Importance des nombre, et du hasard, dicté par les dés. « La réinvention d'une forme de danse, note Susan Buirge, qui ritualise la relation de l'homme à la nature, aux quatre saisons, au cycle agraire, est devenue le fondement de notre travail. »

Monique Petillon

Delteil en ses lieux

JOSEPH DELTEIL LES ESCALES D'UN MARIN ÉTRUSQUE de Denis Wetterwald. Ed. Christian Pirot, 13, rue Maurice-Adrien 37540 Saint-Cyr-sur-Loire, 144 p., 110 F., (16,76 €).

Il est différentes façons d'approcher un écrivain, d'éclairer sa pensée. Le suivre dans ses lieux de vie n'est pas la moins intéressante. On n'imagine pas Proust globe-trotter. Ni Delteil dans une ville, « tas d'immondices sur le beau sol ». S'il monte à Paris, celui d'« un nommé Rastignac » – et d'abord en représentant de la blanchette de Limoux –, la gloire venue, il en fait les effets mondains et le milieu littéraire, se retire en un lieu devenu le titre d'une de ses trente-six œuvres, *La Deltheillerie*. Sans misanthropie ni désintérêt des événements – « le nucléaire, voilà l'ennemi », c'est à Grabels, en ces années 30, une « oasis dans le désert » proche de Montpellier, qu'il vécut quarante ans dans une ferme, la Tuilerie de Massane. Il était là, sans souci de techniques ni de rentabilité, « pour faire du vin » et poursuivre son œuvre en retrouvant la nature. A le lire, on saisit que ne pouvait vivre ailleurs cet « enfant de la terre. Il a toujours envie de dire merde dans un salon. Mais il se tient très bien et ça l'embête ».

L'union à la nature de cet écologiste utopique dans son désir d'une humanité fraternelle entre les vignes et les arbres, Denis Wetterwald nous la décrit, d'une belle et vive écriture, en suivant l'itinéraire d'une vie, de la maison de bûcheron dans la forêt où Delteil est né, à Pieusse où il est enterré sous le soleil des Corbières. Dans une édition de qualité richement illustrée, c'est là une autre et passionnante façon de retrouver le père de *Jésus II*.

Pierre-Robert Leclercq

Lorsque l'enfant paraît

Parti du Kentucky, Chris Offutt passe par les chemins de la liberté, le temps de devenir adulte

KENTUCKY STRAIGHT (Kentucky Straight) de Chris Offutt. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Philippe Garnier, Gallimard, « La Noire », 204 p., 95 F (14,48 €).

LE FLEUVE ET L'ENFANT (The Same River Twice) de Chris Offutt. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Wické, Mercure de France, « Bibliothèque américaine », 300 p., 130 F (19,81 €).



Chris Offutt, de l'âpreté à la douceur

Boire du Kentucky Straight, c'est avaler une rasade de bourbon sans eau, sans glaçons, pur et raide et sans autres façons. Comme écrit Chris Offutt, comme on a tendance à le lire. Du moins en ce qui concerne les neuf nouvelles qui composent le recueil publié en 1992 aux Etats-Unis sous ce même titre, *Kentucky Straight*, car le ton change, le rythme aussi, lorsque l'on aborde l'autre livre, *Le Fleuve et l'Enfant*, publié l'année suivante, en 1993. Ils nous arrivent en France presque simultanément, chez deux éditeurs différents, et on ne sait trop si ces variations – subtiles – sont dues à une volonté de leur auteur ou au travail de deux traducteurs différents : sous la plume de Philippe Garnier, le ton est plus sec, plus âpre, il râcle la gorge, alors qu'il coule presque en douceur dans le roman traduit par Anne Wické, à la dérive sans doute de ce fleuve par deux fois navigué si l'on en croit le titre original, *The Same River Twice*.

Les nouvelles ont pour cadre un endroit où personne ne vient jamais, car « ce serait plutôt le genre d'ouï qu'on s'en va ». On y trouve une poste, une église, des bicyclettes mal fichues, des trailers, des bois, une rivière, des mines fermées, on y élève des cochons,

on y fait pousser du maïs ; autour, dans les collines où vivent les cerfs, les panthères, les ours, on pêche, on chasse, on va aux champignons. Les gens y sont suffisamment pauvres pour n'avoir besoin de rien, pas même la curiosité de ce qu'il peut y avoir un peu au-delà des limites du comté. C'est de cette Amérique-là, loin de tout et d'elle-même et de l'idée qu'on s'en fait que parle Chris Offutt. D'un homme soulagé de n'avoir que des filles parce qu'ainsi « la responsabilité de la terre s'arrêterait avec lui ». Un homme qui se trouve confronté à

l'envie de laisser mourir un autre homme ou de le tuer, qui n'en fait rien, qui espère qu'un jour un petit-fils éventuel comprendra sa décision et qu'il pourra alors lui donner sa carabine. Ailleurs, un garçon décide d'aller passer son examen de fin d'études, « ça pouvait pas me faire de mal de le rater, et de l'avoir, ça montrerait aux gens de mon coin que je n'étais pas ce qu'ils croyaient ». Il n'ira pas plus loin. Pour quoi faire ? La vie fait du surplace entre ennui et violence, entre la nature et les hommes, entre réalité et magie – il suffit parfois pour contrer le

sort de glisser sa ceinture dans les passants dans l'autre sens, mais si cela ne suffit pas on passe à des pratiques plus fortes, plus sauvages.

Contrairement à ses personnages, Chris Offutt a quitté à dix-neuf ans son village natal, « un code postal muni d'un petit ruisseau ». Il avait fini par perdre l'habitude d'aller au lycée et personne ne voulait plus jouer au billard avec lui parce qu'il avait aligné trois victoires d'affilée. L'armée n'en veut pas, il part alors en auto-stop pour devenir acteur à New York, s'étant juré de rester toujours maître de son temps : « Ce qui avait alors commencé par une fixation sur l'idée de liberté allait ensuite se transformer en une totale incapacité à garder un emploi. »

Et si les nouvelles se passent toutes au même endroit, le roman prend la route : ce sont ses errances, ses parcours, ses rencontres, son passé, qu'il tisse en fil de chaîne sur la trame du présent : l'attente de la naissance d'un enfant, et la transformation du jeune homme sans avenir en père et en mari profondément amoureux, en « homme du milieu » de sa vie, qui tâche de reprendre le contrôle, « de manger et de dormir à des heures régulières », de renverser les obstacles qu'il a semés lui-même, d'oublier ses peurs, de comprendre que « ce qui passait pour de l'aventure était en fait du désespoir ». Avec lui, on refait le trajet qui l'a mené au bout de son indépendance, traversant et retraçant le fleuve, anéanti parfois par un trop-plein de tristesse ou d'inquiétude, convulsé par une quinte de rire, sidéré par le grotesque de certaines choses, attendri par la justesse du ton jusque dans le lyrisme et cette honnêteté qui lui fait dire son égoïsme et sa fragilité, et toujours la panique de perdre sa liberté.

Martine Silber

Prada à l'excès

Picaresque et érudit, le premier roman qui révéla le jeune auteur espagnol

LES MASQUES DU HÉROS (Las Mascaras del héroe) de Juan Manuel de Prada. Traduit de l'espagnol par Gabriel Laculli, Seuil, 585 p., 145 F (22,10 €).

Le jeune auteur le plus en vue de la littérature espagnole a vingt-huit ans. Carrure de géant, maladroite, et de l'ambition à revendre. Car Juan Manuel de Prada n'a pas choisi le métier de romancier par hasard ou comme une activité secondaire. Dès l'enfance, explique-t-il, avant même de savoir en quoi consistait la chose, il annonçait obstinément cette intention à ses parents, lesquels, issus d'un milieu modeste, tentaient de le dissuader en objectant que la profession d'écrivain ne fait pas vivre son homme. Erreur. A l'automne 1997, le jeune homme se voyait attribuer le Prix Planeta, d'un montant de 50 millions de pesetas, pour *La Tempestad (La Tempête)*, son quatrième livre. Aujourd'hui traduit en français, *Les Masques du héros*, le volumineux premier roman qui forgea sa notoriété, n'est pas de ceux qui laissent indifférent. Même si sa veine post-picaresque et souvent chargée à l'excès peut avoir de quoi irriter.

C'est que Juan Manuel de Prada ne fait pas dans la délicatesse de bon aloi ni dans la modernité minimaliste. En même temps qu'il menait à regret des études de droit pour rassurer ses parents, Prada s'exerçait à toutes sortes de travaux de plume susceptibles de le nourrir (traductions, articles de journaux) et commençait une œuvre dont la première salve fut intitulée *Coños* (c'est-à-dire « Cons » au sens anatomique du terme). Un petit scandale qui attira sur lui l'attention du milieu littéraire. Vint ensuite un recueil de nouvelles, *Les Silences du patineur*, puis *Les Masques du héros*. Où l'on découvre, sur une trame lourde de péripéties et d'événements

tragi-comiques, la reconstitution subtile du microcosme littéraire espagnol d'avant la guerre civile.

Juan Manuel de Prada semble avoir beaucoup lu, trop peut-être. De sorte que son livre regorge d'allusions historiques ou littéraires qui sentent un peu trop la bibliothèque. Nul doute, cependant, que ce roman fait preuve d'une vitalité, d'un appétit remarquables. Deux personnages centraux s'y affrontent en un combat qui est aussi celui de l'histoire espagnole du XX^e siècle. Fernando Navales, jeune arriviste cynique, est prêt à tout, y compris à s'approprier les écrits des autres et à basculer vers le fascisme. A ce héros imaginaire, Prada oppose un autre, Pedro Luis de Galvez, inspiré, jusqu'à lui emprunter son patronyme exact, d'un homme ayant existé : Galvez, l'écrivain anarchique, qui « abandonna ses études religieuses pour s'immoler sur l'autel de l'art bohème », comme l'indique l'auteur dans une série de « Notes sur les principaux personnages » en fin d'ouvrage.

Cette liste de notules biographiques apporte des éclaircissements sur la pratique provocatrice de Prada. Car ce livre fourmille de figures artistiques ou politiques réelles, auxquelles le romancier prête, en toute liberté, des pratiques ou des discours pas toujours très recommandables. On y voit, par exemple, Buñuel et Dalí occupés à profaner des tombes par goût de la putréfaction. Entre le vrai et le faux, Prada balance habilement, maître en l'art de provoquer. « *Beaucoup de choses partent de traits de caractère tout à fait exacts* », affirme celui qui a tout de même inscrit dans un avertissement liminaire que « Les Masques du héros ne visent pas la vérité mais la récréation de la vérité ». A partir de là, le romancier a brodé une fresque originale malheureusement alourdie par des outrances et des considérations verbeuses à la limite du défi de potache.

Raphaëlle Rerolle

D'amour, de sexe et de folie

Dans un roman aussi hallucinant que satirique, T. C. Boyle dépeint le revers du puritanisme américain

RIVEN ROCK de T. C. Boyle. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Robert Pépin, Grasset, 496 p., 145 F (22,10 €).

L'histoire est folle, mais authentique. En 1904, le millionnaire Stanley McCormick, fils de l'inventeur de la moissonneuse-batteuse, épousait Katherine Dexter, docteur ès sciences. Mariage de l'année, pour les chroniqueurs mondains, entre le diplômé de Princeton au sourire timide, poète, peintre, athlète, prodige du tennis, héritier de la plus grosse fortune du Massachusetts, et l'une des égéries du mouvement féministe, élevée dans la haute société de Chicago puis de Boston, championne d'échecs, qui s'était battue, inflexible, contre un corps professoral entièrement masculin et une population estudiantine composée à 99 % d'hommes hostiles. Quelques mois plus tard, coupable d'agressions, atteint de « schizophrénie sexuelle hypocondriaque », le jeune mari (toujours vierge) est interné dans un asile, Riven Rock (lieu symbolique pour énergumènes à l'esprit « fendu »), surveillé par trois infirmières, empêché à vie de voir des femmes. Il y mourra à 74 ans, après avoir vu défiler plusieurs psychiatres à son chevet, et sans jamais avoir perdu la fidélité de son épouse qui vient, régulièrement, superviser ses soins, s'accroupir dans un massif de bégonias pour pouvoir l'observer aux jumelles, s'enquérir de l'état des démons qui l'assaillent, avec jusqu'au bout l'espoir de reprendre avec lui une vie normale.

Comment, à partir d'un fait réel, bâtir un roman aussi hallucinant que satirique, une histoire vraie d'amour fou oscillant de l'exercice d'humour acide à la fable fantastique ? C'est l'un des secrets de T. Coraghessan Boyle, qui fonde ses récits sur des enquêtes minutieuses,

mais obéit à une impulsion « esthétique plutôt qu'érudite ». Il livra sa recette en ouverture de *Water Music*, dans lequel il évoquait l'homérique voyage de l'explorateur écossais Mungo Park à la recherche des sources du Nil : « Chaque fois que la vérité historique allait à l'encontre de l'invention créatrice, je l'ai remodelée, en pleine et lucide connaissance de cause, afin de satisfaire les exigences de mon propos (1). »

CAUCHEMAR BURLESQUE

Le propos, chez cet ancien prolo aux allures de punk, ce disciple de Garcia Marquez et de Jean Genet, est de dépeindre les désastres (volontiers loufoques) de l'envers du rêve américain, la confrontation des cultures, la mise à l'écart (jusqu'à l'enfermement) des marginaux, à l'image des immigrés clandestins mexicains d'America (Grasset, prix Médicis étranger 1997). Le portrait (teinté de dérision) de cette Amérique paranoïaque sacrifie au culte de Darwin et explore la frontière ténébreuse qui sépare l'homme et l'animal. Dans son premier livre, *The Descent of Man* (1979), une certaine Jane entretenait des relations non platoniques avec un brillantissime chimpanzé ayant traduit Nietzsche et Chomsky en « yerkish » (la langue singe). Ici, dans *Riven Rock*, la thématique, à la Henry James, de l'affrontement social (rapports de mépris, d'humiliation, entre les deux belle-familles, l'une, rompue aux cure-dents, traitant l'autre, celle des nouveaux riches, de « primitifs »), dérape dans le cauchemar burlesque. Et ce que dénonce Boyle avec une violence picaresque, c'est un puritanisme qui transforme les êtres humains en obsédés sexuels dangereux. Les égarements d'une société qui, cultivant la culpabilité, condamne l'un des siens au martyre.

En pensant de se faire crever les yeux par des Maures qui l'ont fait prisonnier, le héros de *Water Music* était menacé de devenir « comme le

singe » : aveugle au mal. C'est tout le destin de ce malheureux Stanley, fils d'un tyran et d'une ogresse, traumatisé par une sœur exhibitionniste, doté d'un frère qui se verra greffer une glande de singe pour améliorer ses chances d'avoir des enfants, marié à une « reine des Glaces », et qui se met à prendre la féminité en horreur. Stanley, que la hantise d'être vénal pousse au délire et à la perdition, est soumis à des instincts de bête, saute sur les femmes comme le gorille de Brasens, les mord ou les repousse comme des objets de dégoût, s'entortille, prostré, « comme un bretzel dans son lit ».

Mais *Riven Rock* est aussi une éblouissante galerie de portraits. Ceux des mères aux doigts gantés, aussi froides qu'un cadavre ; de Katherine la suffragette, légitimement portée à lutter contre les hommes qui « l'avaient trahie en plus de façons qu'elle ne pouvait les compter » et à imposer le contrôle des naissances afin que les femmes ne soient plus traitées en « pondeuses, juments, truies ». Ceux de l'infirmier chef, Eddie O'Kane, descendant de primate, lâche coureur de sucubes ; ceux des « moins que rien », fermiers ou domestiques, « *Ritals ceci, Polacks cela et autres cochons d'Inde, Chinetoques et basanés* ». Ceux, enfin, des inénarrables psychiatres : docteur Hamilton, docteur Brush, docteur Kempf, l'un étudiant les mœurs sexuelles des babouins muni d'un pince-nez, le second affligé d'une épouse qui se balade à poil dans les rues en flânquant le feu aux poubelles, le troisième accusé de « raconter des histoires cochonnes deux heures par jour à son patient sous le couvert de l'autorité médicale ». Boyle, via l'un d'eux, cite Freud, devant le cas d'une femme hystérique et d'un mari impuissant : « *Penis normalis, dosim repetatur.* »

Jean-Luc Douin

(1) Phébus « libretto », 1995.

Serait-ce la mort ?

Impuissante à endiguer une existence qui se délite, l'anti-héroïne de Claudio Piersanti se laissera mourir pour échapper à une vie ratée

LUISA ET LE SILENCE (Luisa e il silenzio) de Claudio Piersanti. Traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli, Actes Sud, 206 p., 119 F (18,14 €).

Nouvelliste raffiné, Claudio Piersanti fait partie, avec Enrico Palandri, du mouvement littéraire révélé par Gianni Celati. Extraordinairement attentif aux mouvements imperceptibles du réel, intérieur et extérieur, il a décrit dans ses précédents livres, romans, récits ou brèves fictions, des personnages désabusés, délaissés par la vie. Guettés par la médiocrité et la veulerie, ses personnages seraient ordinaires si, au dernier moment, ils ne reconnaissent en eux-mêmes la faille par laquelle ils comprennent qu'ils ont manqué la réalité.

Le style de Claudio Piersanti est désormais insolite dans la littérature des écrivains de sa génération (la quarantaine) : classicisme, retenue, presque neutralité. Il tente d'adhérer à la conscience de ceux à qui rien n'arrive. On pourrait, à la rigueur, penser à Bassani. Mais le classicisme de Bassani a pour but de préparer la tragédie. Ici, nulle tragédie, sinon celle, générale, de l'humanité trahie par elle-même.

Luisa, son « anti-héroïne », est une employée d'usine, en fin de carrière. Tous les matins, elle se rend en banlieue avec des collègues en voiture. Ils sont plus jeunes, mais non moins gris. Elle communique de moins en moins avec eux. Le jour, elle regrette que l'usine ne soit pas sous le soleil de Sicile, mais toujours plongée dans la brume du Nord. Le soir, elle s'installe devant la télévision et maugrée contre les cris des adolescents dans la rue,

contre la puanteur qui monte des égouts. Elle reçoit des appels téléphoniques anonymes.

Son ancien amant, avec qui elle a rompu dix ans auparavant, vient rechercher une vieille photo. Elle s'apitoie sur lui, tente de

renouer, mais découvre qu'il vit avec une autre. Surtout la mort s'installe, sous la forme d'une tache suspecte sur le cou, et, l'emportant, lui épargne le désespoir de la vieillesse.

René de Ceccatty

PAUL WEST



AMARYLLIS MA MUSE

roman

traduit de l'anglais par Jean-Pierre Richard

GALLIMARD

Chasses à l'homme

Au-delà d'une intrigue policière envoûtante, Michel Grisolia traque la complexité des êtres

LES JARDINS DU TIGRE
de Michel Grisolia.
Albin Michel, 374 p.,
125 F (23,17 €).

N'étais-je pas dans un vieux, un très vieux film d'amour et de mélancolie, méandreux, moite, démodé ? », se demande à la mi-temps du livre le héros du nouveau roman de Michel Grisolia. Qu'en est-il précisément de cette obsédante histoire dont le charme délétère vous prend dès les premières lignes ? L'intrigue, assurément, est policière, brillante variation sur un standard du genre. A Colombo, capitale du Sri Lanka, Farrell traque Norden qu'il a connu dix ans auparavant et qu'il tient pour responsable de la mort de celle qui fut le grand amour de sa vie. Grisolia joue le jeu, construit minutieusement son récit, et crée, *in fine*, la surprise. La victime comme l'assassin ne seront pas ceux que l'on attendait.

Mais ce qui tient le lecteur, et l'envoûte, est ailleurs. Dans cette façon d'épaissir le mystère plutôt que de le résoudre. En s'attachant essentiellement à révéler la complexité des êtres. Dans cette atmosphère entre chien et loup « où les vivants se mêlent aux fantômes de leurs désirs et de leurs rêves », comme l'écrivait Francis Lacassin à propos de William Irish, à la tradition duquel le roman n'est pas étranger. Dans cette manière lancinante, oscillante et inexorable, de faire progresser le récit, par vagues successives, dans le flux et le reflux de la mémoire, des peurs et des lâchetés de ses protagonistes. Dans cette façon paradoxale, pour mieux en exacerber la violence contenue, de faire fonctionner le roman sur une sorte d'inertie générale. Celle de son cadre, englué dans la moiteur tropicale. Celle de ses personnages, prisonniers de leurs démons.

Les Jardins du Tigre se déroulent à huis clos, dans le climat poisseux et mortifère d'une ville profondément marquée par le colonialisme, déchirée par la guerre entre forces gouvernementales et indépendantistes du LTTE, les Tigres libérateurs de l'Eelam tamoul. Michel Grisolia évoque subtilement l'ambiance trouble de cette ville du bout du monde où s'est échouée une petite communauté d'Européens « compagnons de canicule, de travail, de médisance et d'enlèvement ». Les odeurs de « curry et de fosse commune ». La présence entêtante de la mer, « d'un jaune de maladie mortelle ». Au point de rendre palpable cette atmosphère de lente décomposition qui plane sur ce pays.

A la manière d'un Graham Greene, Grisolia joue de cet exotisme moite et des péripéties policières comme révélateurs de ses personnages. Farrell qui s'est appelé Wilson, Quilby, Manalèse au gré de ses missions. Farrell, le tueur à gages, l'homme de l'ombre, au visage flou et à l'identité incertaine, qui se gave de sa haine, de son obsession de vengeance et du souvenir ineffaçable d'Isabella, la première femme de Norden. Et Norden, le bon docteur de l'ONU, tout entier consacré à ses missions humanitaires, tout entier réfugié dans ses obligations, ses devoirs et ses routines et qui se retrouve à plus de cinquante ans, quand Farrell va croiser à nouveau son chemin et celui de Béatrice, sa seconde femme, avec « le sentiment de n'avoir pas connu, de ne jamais plus avoir une chance de connaître les émotions et les rêves de la vie ». Tous les éléments sont alors en place. Transcendant le standard du genre policier, celui de la traque d'un homme par un autre, c'est l'histoire de deux êtres implacablement poursuivis par leur destin que Michel Grisolia va raconter. Avec maestria.

Michel Abescat

Au bord de la dépression, de l'effacement, un homme décide de rompre avec une vie composée plus que vécue. Et Jean-Paul Dubois de décrire magnifiquement les étapes d'une « résurrection ».

SI CE LIVRE POUVAIT ME RAPPROCHER DE TOI
de Jean-Paul Dubois.
Ed. de l'Olivier, 208 p., 119 F
(18,14 €).

Qu'a-t-on en soi, qui, toujours, empêche de vivre en paix ? C'est cette question qui tremble au cœur du roman de Jean-Paul Dubois, magistral, par sa tension rugueuse, sa sincérité maîtrisée, l'alliance singulière de l'épique et de l'intime qui ne se défait jamais. Cette histoire d'une recherche, d'une quête, d'une mise au point intérieure, est guidée par un désir d'élévation, le besoin d'aller des abîmes vers la lumière.

On part effectivement de très bas, moralement s'entend bien sûr. Le narrateur est, au début, un homme qui s'efface, s'éloigne des êtres, des choses, envahi par une sorte de dépression, le moment où on est foudroyé par trop de clarté, la conscience qu'on s'est « épuisé à tenir des rôles à contre-emploi ». Le narrateur fait, dans la solitude, le recensement de tous ces pièges, l'inventaire de ses renoncements. A l'amour : et avec quel respect à peine las il évoque Anna Davenport, dont il vient de divorcer ; avec quelle ironie discrète il parle de l'instant où il apprit que, par manque de semence, il ne pouvait avoir d'enfant. A l'écriture aussi : il se rend compte qu'une « certaine innocence l'a abandonné », que ses treize romans superposés ne font qu'une pile de 23 centimètres de haut, qu'ils ne sont qu'un tout petit miroir du monde et que, de toute manière, écrire un livre est une chose très, très facile : « Il suffit de ne pas vivre. » Vivre, c'est-à-dire traverser, affronter deux mondes qui ne se résument pas au sien, à celui des pages que, pour s'oublier, l'on s'acharne à

Des abîmes à la lumière



LINE ROSSIGNOL POUR « LE MONDE »

noircir, c'est ce à quoi aspire à nouveau le narrateur, juste après la mort de son chien Curtis – ce passage est bouleversant par sa délicatesse douloureuse.

Le deuxième mouvement du livre est le récit de cette résurrection, d'un départ vers d'autres univers. Il y a une autre respiration, plus large, plus souple, de la phrase, comme irriguée par le plaisir de retrouver des sensations, de les capter, de les transmettre, comme il le fait admirablement en détaillant les éléments du chaos tropical des Everglades à travers lesquels il pilote des touristes sur un aéroport d'occasion. Jean-Paul Dubois compose ici des portraits magnifiques de personnages touffus, ambigus, à la fois cuirassés et cabossés par la vie, comme Clyde Scotsburn, qui, après la mort de sa femme et de sa fille, règne sur

des kilomètres carrés de vase tiède ; ou les deux baroudeurs apparemment désabusés et affables, Rick Wymore et Ted Ickles, qui se révèlent être des racistes hallucinés, prêts à tuer le premier Noir qui s'aventure, la nuit, sur un bord de route. Ce qui rend si juste et attachant ce road-movie modeste, c'est le regard encore un peu absent, oubliant d'être amer, de ce voyageur sans âge qui voit défilier « les voitures, les maisons et les femmes des autres ».

« Comme si les lobes civilisés de son cerveau, épuisés de gérer le désordre, avaient confié à un curateur subtilement sauvage le soin de chercher une trace », il sait, plus ou moins, qu'il va vers les sources du mal, que son désir secret est d'aller s'asseoir au bord du lac Flamand, où son père s'est noyé jadis, au cours d'une de ses escapades régulières au Québec, d'un

de ses séjours mystérieux où il menait une double vie, avait même construit un autre foyer, comme il l'apprendra plus tard par l'entremise d'un ancien ami de son père, Jean Ingersoll (merveilleux personnage à la bonhomie riche).

Alors, énième livre sur le père ? Un de ces livres que l'on écrit, à un certain âge, par la peur du vide derrière soi, la volonté angoissée de se raccrocher, coûte que coûte, à des racines, à un tuteur même disparu, à un leurre d'hérédité, pour ne pas avoir à affronter sa solitude et l'image de sa mort prochaine ? Non. Car – et c'est ce qui donne au dernier mouvement du livre une ampleur, une majesté âpre – le père est partout dans le paysage : il est le lac tout entier où le narrateur se baigne parmi les brochets, le ciel sans lune, tous les bouleaux de la rive. Et s'il s'impose l'épreuve de traverser les « bois sales », considérés comme mortels, c'est pour prouver à son père qu'il est capable d'aller, une fois au moins dans sa vie, jusqu'au bout de lui-même. La paix qu'il atteint enfin n'est pas la reddition, mais l'accès aux « infimes parcelles de bonheur enfouies en nous », la fin de la colère contre soi-même, la reconnaissance de la somme de courage qu'il a fallu pour « bâtir quelque chose de solide et de digne ».

Il n'y a qu'une seule erreur dans le roman, si fort, si clair, de Jean-Paul Dubois. Le narrateur dit, à un moment, qu'un livre « n'a jamais rendu meilleur. Ni celui qui l'écrit. Ni celui qui le lit ». Là, il se trompe. Car ce roman est le plus vivifiant qui soit et donne envie, comme la première bourrasque de printemps, de se rapprocher du monde, de l'aimer.

Jean-Noël Pancrazi

★ Signalons la parution en poche de *Je pense à autre chose* (Seuil, « Point », p 583).

Examen de conscience

Comment se perdre avec les mots et retrouver le bonheur de lire. Le deuxième roman insolite d'Alain Cueff

TROIS FEMMES BLANCHES
d'Alain Cueff.
Ed. Verticales, 218 p., 110 F (16,76€).

Alain Cueff publie son deuxième roman chez un éditeur qui a choisi de nous faire découvrir des talents rares et neufs. *Trois Femmes blanches* est un roman singulier, d'abord déroutant, très vite envoûtant. Pour éviter toute ambiguïté, il faut lire l'adjectif « blanche » associé à la page blanche où tout s'invente et se crée, à la case blanche de l'échiquier où se déplace le fou. Le roman se prête aux subtilités des correspondances et des allusions littéraires. Les thèmes abordés par Alain Cueff sont du même ordre de questionnement que ceux de *Blanche ou l'Oubli*, le roman d'Aragon (1967) où un homme s'interroge sur la faillite de son amour avec son épouse Blanche. Dans ce livre arborescent, un écrivain célèbre de soixante-dix ans exprimait ses conceptions romanesques : l'imaginaire nous permet d'accéder à la compréhension du réel, mais la narration détruit l'illusion du lecteur qui veut confondre l'écriture avec le monde qu'elle éclaire. L'un des narrateurs de *Blanche ou l'Oubli* n'est-il pas linguiste, instruit de ce « réalisme sans rivages » ? Références encore : les premières pages de *Trois femmes blanches* évoquent l'œuvre de Nathalie Sarraute (*Vous les entendez, Tropismes*).

Alain Cueff a son talent propre, sinon nous ne ferions pas allusion à de si prestigieux modèles. Il aiguise sa cruelle perspicacité, élabore tout un système de fausse vraie lucidité. Il laisse percer la nécessité d'un récit plus incarné, une histoire puissante mais déjà retirée de la mémoire du corps. Nous sommes bien sûr à l'opposé d'une lecture passive et l'intérêt ne peut être maintenu que par un effort d'attention dont nous sommes ré-

compensés, sinon où serait la nécessité du roman ? Alain Cueff raconte une histoire mais nous fait partager l'intensité créatrice de l'écriture.

Une autre lecture serait possible si elle n'était pas dangereuse : nous laisser emporter par les vertiges vénales. Le romancier ne nous place pas dans la situation confortable du voyeur qui s'offre des jouissances et des angoisses sans risques. Il nous bloque à l'intérieur d'une conscience que l'on suspecte sujette à l'égarement. Comme chez Nathalie Sarraute, tout se décline à partir d'une erreur, un mot de trop qui ouvre des abîmes, le lapsus tragique. Le mot « nuque » est utilisé par le narrateur à la place de « garde ». Anodin, le glissement de sens ouvre des abîmes : « Monier a baissé la nuque dans le doute. » Entre « baisser la garde » et « baisser la nuque » n'y a-t-il pas la rapidité d'une vérité si évidente qu'il avait fallu la maintenir cachée ?

Quel est donc cet homme, ce narrateur pervers, quatorzième ou quinzième pièce d'un puzzle, piètre élément d'un groupe d'amis ? Est-ce le fou du roi qui d'un rire renverse un royaume ou l'invité douteux qui, prononçant un seul mot, se détache du cocon protecteur, non pas rejeté dans la solitude, mais condamné à rester le guetteur honni et suspect dont le regard de phare nous déplaît. Sans le destituer – il y a si longtemps qu'il nous ressemble –, nous l'enfermons dans les vocables que la psychiatrie nous offre avec sadisme. La folie, quand elle n'est pas meurtrière, est la prison où l'on relègue la vie de ceux qui la savent déraisonnable.

Le narrateur est paranoïaque, suppose le lecteur, c'est un obsédé de la persécution. Il appartient de toujours (depuis l'enfance) – avec Norman, Matthieu, Vernon, Thomas, Monier et les autres – à un groupe d'oisifs friands de ces jeux de société où se disperse la peur.

Des mafieux, peut-être, entre deux coups, des hommes d'affaires entre deux réunions, qui s'amuse à se déchirer après avoir truqué les cartes. Ce doute, ces questions, nous ne nous les posons pas longtemps. Alain Cueff nous fait toucher l'ambition de ce roman sophistiqué : le soupçon qui pèse sur toute parole et contamine la fiction. Le narrateur est-il acculé au suicide, l'auteur à sa propre disparition, le lecteur à sa désagrégation... le temps du livre ?

Les discours, l'émergence trompeuse des mots, nous piègent dans leurs métaphores. Un mot, un seul mot peut nous isoler de la horde. Sa prononciation révélatrice ou son jaillissement insolite qui nous a projeté violemment hors de notre habituel vocabulaire nous isole, définitivement différent. Le désir – qui se passe de mots – peut-il sauver le narrateur ? Catherine, infirmière instable, et Esther, actrice sans volonté, entretiennent la paranoïa du héros. Une troisième femme, leur blanche au bout de la nuit (au dénouement de la fiction), est peut-être sa délivrance. La passion permet d'oublier qu'on est voué à l'échec et nous raccommode avec le groupe et ses clichés.

Trois Femmes blanches rend hommage au paranoïaque, celui qui sait : le mage, le sorcier, le monstre, l'exclu. Travail sur le langage, le roman d'Alain Cueff est aussi un régal de lecture active, le retour « rénové » d'une littérature qui ne craint pas de s'affronter dans ce qu'elle a de plus cruel et de plus joyeux : l'exploration des phrases qui jouent avec l'erreur pour nous conduire vers une autre liberté qui joute les ténèbres de l'inconscient.

Alain Cueff ose en faire la démonstration. Son roman s'intéresse au fonctionnement de la pensée, dédaigne l'époque et son décor. Les mots scandent une illusion épaisse du temps.

Hugo Marsan

Amette au temps des ruptures

Après avoir exploré le temps du souvenir, le romancier s'interroge sur le silence, le rejet, la séparation dans un récit d'une exacte maîtrise

L'HOMME DU SILENCE
de Jacques-Pierre Amette.
Seuil, 148 p., 89 F (13,57 €).

Dans l'affirmation de sa liberté d'écrivain, Jacques-Pierre Amette vient de franchir une troisième étape, après *Province* et *Les Deux Léopards* (1), avec un texte plus bref, plus sec, plus secrètement violent, *L'Homme du silence*. Il n'abandonne pas, dans ce quatorzième roman, la passion de la description qui fait sa force – et qui était au premier plan dans *Province*. Au contraire, il affirme son sens si singulier des lieux, des paysages urbains comme des campagnes, des maisons et des objets. Mais, après avoir exploré le temps du souvenir dans *Les Deux Léopards*, il s'interroge aujourd'hui sur le silence, le rejet, la rupture. Evitant tout commentaire, excès de psychologie ou ressassement, il atteint un subtil équilibre entre brutalité et délicatesse.

Son héros, François, réalise des entretiens radiophoniques dans lesquels il joue, au montage, avec les silences – cette provocation, alliée à l'ironie de ses questions, va lui coûter sa place, le transformant en « délicat placardisé ». Avec son humour, son goût pour Hölderlin, son amour de l'art et des artistes, sa distance face à la comédie sociale, il se sent soudain terriblement anachronique, plus proche « des amis morts qui ont déserté les lois de la jungle de la communication » que des jeunes hommes branchés dégustant du « saumon à l'unilatérale » en compagnie de Judith, la femme qui vient de le quitter. Judith est une enfant des années 60, François a presque vingt ans de plus qu'elle.

Il a aimé cette jeune femme « dont l'enfance était encore cachée, logée quelque part dans ce

corps », petite fille « butée, maudite, renfrognée », puis adolescente qui a « manqué de cette « brutale insouciance de la jeunesse » dont on parle dans les romans ». Il l'aime toujours, malgré la brusque séparation qu'elle a imposée, après plusieurs années d'une passion chaotique. Il va pourtant essayer de suivre les préceptes de son frère aîné, Benoît, haut placé dans la hiérarchie du Vatican et qui enseigne l'histoire diplomatique à la Pontificia Academia (parfaite couverture pour un romancier) : « Ne souffre pas » ; « Eloigne-toi du malheur ».

« LA FEMME D'À CÔTÉ »

De fait, si le malheur est là, si le silence, dit François, « devenait ma passion professionnelle avant de devenir la malédiction de ma vie privée », tout doit être tenté pour ne pas consentir à ce malheur, pour se défendre du deuil étrange, décalé, qu'est la rupture ; ce silence, cette absence, qui pourraient cesser, puisque personne n'est mort. Illusion. La rupture ne permet même pas de se dire que l'histoire aurait pu continuer. Quand on se revoit, hasard ou obligations de l'existence, tout est ridicule : « Nous étions dans une chute interminable, ensemble, bien habillés, propres, bourgeois, anonymes, corrects, cachés derrière nos visages impassibles dans une douce lumière qui tombait. »

François veut continuer à se savoir « vivant et réel ». Il rencontre Irène, une femme indépendante, vêtue de tailleurs stricts et connue « comme une ogresse, un monstre venu de la technocratie ». Pourtant, elle l'emmène revoir le Truffaut qu'elle préfère et c'est *La Femme d'à côté*... A quoi sert Irène ? A faire diversion ? A mettre à distance le silence de la désunion ? Pas seulement. Elle est aussi prétexte à un beau portrait de femme par un homme qui ne s'arrête pas aux apparences – ce

qui est rare –, qui sait observer, deviner la déchirure, les poses, les mensonges, la détresse cachée, la « mort dans l'âme ».

Toutefois, la figure d'Irène est avant tout le contrepoint de Judith. Elle permet une magnifique et obsessionnelle évocation de cette curieuse « Antigone » à laquelle s'adresse François : « la révoltée, les poings dans les poches de ta blouse de lycée, avec tes grosses chaussures, l'exigence et l'énigme, rien n'est résolu, tu pleures, tu parles, tu interrogues, tu danses, tu cours dans l'aube ». Judith, « définitivement devenue l'adolescente à laquelle il manque quelque chose », a rendu les autres femmes « insipides et indignes » et occupe tout l'espace du récit, même quand le narrateur raconte autre chose. Elle s'est mariée, a fait des enfants, s'est contrainte à respecter des horaires de travail, mais ne s'est jamais « installée dans le monde ». Au fond, c'est pour cette négativité, ce refus, que François l'a aimée. Pour cela aussi qu'il est contraint au silence. Il ne restait qu'une manière de résister à ce désastre : l'écrire, pour le comprendre. Ce qui est fait dans *L'Homme du silence*, avec une exacte maîtrise, par un écrivain accompli.

Josyane Savigneau

LE TOUR DU MONDE

9, rue de la Pompe - 75116 Paris
Téléphone : 01 42 88 58 06
Télécopie : 01 42 88 40 57

120 000 livres épuisés
Listes thématiques sur demande

8 CATALOGUES PAR AN
Service gratuit sur demande

Egotisme scientifique

Barbellion entreprend de disséquer son Moi avant de mourir

JOURNAL D'UN HOMME DÉÇU
de Barbellion.
Traduit de l'anglais,
revu par Marcus Ganev,
Ed. Phébus, 242 p., 129 F
(19,66 €).

C'est à vingt ans, sur les injonctions de Jean Rostand, que j'ai découvert ce *Journal d'un homme déçu* d'un jeune naturaliste anglais, Barbellion, décédé en 1919. Ce journal ne ressemblait alors à rien, sinon peut-être au *Journal d'un médecin malade* du psychanalyste René Allendy, tout aussi minutieux dans l'observation de la mort au travail, tout aussi implacable dans l'autopsie de ce corps qui le trahit, tout aussi bouleversant dans le défi de l'auteur au mal qui le ronge et aux proches qui s'apitoient. La plupart des journaux intimes que nous possédons sont l'œuvre de purs littérateurs ou de purs artistes. Avec Barbellion, insistait Rostand, nous avons un représentant de l'égotisme scientifique, variété extrêmement rare.

En 1979, les éditions Slatkine avaient réimprimé le journal de Barbellion paru initialement à Lausanne, chez Payot, en 1924. Et voici que, vingt ans plus tard, les éditions Phébus en présentent une nouvelle version, allégée et parfaitement traduite. Une fois encore, nous assistons à la résurrection de Barbellion. Et une fois encore, nous sommes sous le charme de cet homme qu'une paralysie générale contraignit à renoncer à toutes ses ambitions scientifiques, mais dont la déchéance programmée n'altéra ni la lucidité ni l'humour : « *Nous sommes tous de tels égotistes, écrit-il, qu'une douleur ou une misère - à la condition d'être d'une certaine envergure - flatte le sentiment de notre importance (...). Un*

homme qui souffre d'un immense chagrin est toujours un homme heureux. » Parfois, pour ne pas entendre la paralysie ramper dans son corps, il siffle dans son lit. Ou alors il lit avec avidité les dernières lettres de Keats, de Wilde ou de Baudelaire et y trouve un réconfort étonnant - surtout en ce qui concerne Baudelaire frappé du même mal.

Mais quel sort sera réservé aux pages et aux pages qu'il noircit et où il met en scène son supplice ? Il oscille entre la tentation de brûler ses manuscrits et celle de les publier. Il juge mesquin de vouloir se faire connaître et apprécier. Et pourtant, deux ans avant sa mort, il publiera des extraits de son journal qui lui vaudront une renommée immédiate. Sous son vrai nom, Bruce Frederik Cummings, il peut se régaler de la carrière déjà posthume de Barbellion. Il s'offre même le luxe d'insulter ses lecteurs : « *J'imagine que vous devez plaindre ce pauvre jeune homme paralysé alors qu'il vient à peine d'avoir vingt-huit ans. Mais je me moque de vous, et avec une arrogance égale à la vôtre je vous plains. Je vous plains pour le cours uniforme de votre bonne fortune et la stagnante stérilité de votre esprit. Je préfère mon tourment. Certes, je suis mourant, mais n'êtes-vous pas aussi un cadavre en sursis ?* » Et le journal s'achève par ce dernier mot : « *Dégouté de moi-même.* »

Si vous tenez *Mars* de Fritz Zorn pour un de ces livres rares qui défient notre « *tartufferie d'animal domestiqué* », selon le mot de Nietzsche, vous serez captivé par ce *Journal d'un homme déçu* : « *Je jette ces pages, écrit Barbellion, à la face des gens timides, secrets et respectables et je leur dis : tenez, c'est moi. Que vous aimiez cela ou que vous l'avaliez avec une grimace, c'est vrai. Et je vous défie d'en faire autant.* »

R. J.

Sollers dans l'Histoire

Il observe, jour après jour, l'état du monde en 1998. Mais il apostrophe aussi le lecteur autrement, dans ce journal intime d'écrivain

L'ANNÉE DU TIGRE
Journal de l'année 1998
de Philippe Sollers.
Seuil, 328 p., 125 F (19,05 €).

En apparence, ce journal répond à la commande d'un éditeur qui propose à des personnalités de commenter, durant la dernière décennie du XX^e siècle, l'état du monde pendant une année. Ce sera « *L'Année du Tigre* » pour Sollers, 1998 selon l'horoscope chinois, un prétexte idéal pour s'adonner au plaisir de noter, jour après jour, deux ou trois choses qui lui tiennent vraiment à cœur.

Disons d'abord ce que ce journal n'est pas : un confessionnal, un divan d'analyste ou un monument à la gloire de son auteur. Sollers ne se soucie ni de ses péchés, comme Julien Green, ni de ses états d'âme, comme Amiel, ni de son poids et de la fraîcheur de son teint, comme Matzneff. Nulle trace d'hypochondrie chez lui, ni de ressentiment : il ne règle pas de comptes, comme Léautaud, même si parfois il égratigne tel ou tel - Kundera, par exemple.

C'est avant tout le journal d'un *Freigeist*, au sens nietzschéen du terme, qui aurait un pied dans le XVIII^e siècle et l'autre en Chine. Si l'actualité est présente sans cesse, désignée, commentée, remise en perspective, elle n'est peut-être pas pour autant au centre de ce texte. Sollers ne sait que trop que rien de décisif ne s'est passé depuis Hölderlin, Lautréamont, Rimbaud et Nietzsche. Alors, il pervertit élogiquement l'exercice auquel il se prête en s'affirmant comme écrivain dans l'Histoire, en jouant sur l'éternité et l'actualité ou, si l'on préfère, sur l'esthétique et la politique. Il s'y prend en multipliant les citations de Voltaire, de Claudel, de Heidegger, de Kafka, sans que la citation est peut-être ce qu'il y a de plus brutal, de plus révolution-

naire dans l'art moderne : elle rend aussitôt dérisoires ou obsolètes les grèves d'Air France ou même le passage à l'euro. Elle permet, en outre, de reconnaître ses amis. Tchouang-tseu : « *Celui qui considère le néant comme sa tête, sa vie comme son épine dorsale et la mort comme son cul ; qui estime que la mort et la vie, la possession et la perte ne sont qu'un, celui-là est notre ami.* »

Evidemment, il y a aussi de très belles pages sur Cioran à la fin de sa vie, sur Spinoza l'admirable ou sur la mécanique quantique - oui, Dieu joue aux dés. Il ne joue pas qu'aux dés : il veut aussi sa ration de castration (les dieux ont soif). Clinton, Lewinsky. A propos de cette dernière, sur la « fonction » de laquelle il s'interroge souvent, Sollers note : « *Qu'est-ce que Monica Lewinsky, sinon l'image absolue de la provin-*

philosophe l'évêque tout-terrain, le sociologue le prêtre-ouvrier amer. » On ne sera pas surpris que Bourdieu ne fasse pas précisément partie des amis de Sollers. L'erreur est de ne pas comprendre que tout n'est pas social ou de ne pas voir que le pire ennemi de la femme, c'est la femme. Ou encore qu'il n'y a qu'un problème vraiment sérieux : celui de la douleur. Oui à l'euthanasie volontaire. Oui à ce mot de Kafka agonisant à son médecin : « *Si vous ne tuez pas, vous êtes un assassin.* » Sur ce point, comme sur bien d'autres, Sollers épingle la passion humaine par excellence : ne pas savoir. « *La grande victoire du système marchand est d'avoir compris que l'espèce humaine était indéfiniment hypnotisable.* »

Le journal de Sollers est celui d'un écrivain de soixante-deux ans - jouant aussi avec l'image d'« *Old*



DR.

extrait
« *Relativité d'un journal tenu exprès. D'une part beaucoup d'éléments privés (déterminants) manquent (...). D'autre part, il y a les livres en cours (roman, essai). Enfin, les prévisions ne peuvent être que tendancielles, à long terme (...). Il peut se faire aussi que l'imprévisible arrive : morts, catastrophes, etc. Tout cela crée pour le narrateur un suspense particulier (et c'est encore la littérature).* »

cial ? *Maman, les copines, le feuilleton, etc. S'y ajoute l'élément hard que toute jeune fille d'aujourd'hui se doit d'avoir.* » A la suite de Casanova, omniprésent dans ce journal, Sollers dirait volontiers à l'opposé de Goethe : l'instantané féminin nous tire vers le haut, l'éternel féminin vers le bas.

Autre observation qui fera grincer des dents : ce désir lancinant qu'ils ont tous, philosophes, écrivains, poètes, critiques, d'appartenir à un « *clergé intellectuel* », même si l'idée leur en fait horreur. « *J'ai passé mon temps en société, écrit Sollers, à rencontrer des curés : le psychanalyste jouait le théologien savant, le*

Sollers », qu'en dépit des apparences ni la politique, ni la religion, ni la psychanalyse, ni le sexe, ni la famille n'ont réussi à hypnotiser, à contraindre ou à soumettre. Il est vrai qu'il avait dans son viatique Voltaire et Nietzsche, ce qui lui a permis de voyager léger, se prêtant parfois aux préjugés de son temps sans jamais leur céder pour autant.

Roland Jaccard

★ Signalez également la parution en poche de *Studio* (Gallimard, « Folio », n° 3168).

Philippe Sollers est éditorialiste associé au *Monde*

R. J.

Le cancer de l'introspection

ECRIRE LA VIE
Trois siècles de journaux intimes féminins

de Verena Von Der Heyden-Rynsch.
Traduit de l'allemand
par Philippe Giraudon,
Gallimard, 300 p., 160 F (24,39 €).

Elles sont toutes au rendez-vous : Germaine de Staël, Adèle Schopenhauer, Marie Bashkirtseff, Apollinaria Souslova, Anaïs Nin, Simone Weil, Anne Frank. Et tant d'autres encore, dont Verena Von Der Heyden-Rynsch trace des portraits rapides et brillants. Les journaux féminins ont un point commun : même les plus intimes sont placés sous le signe de l'émotion et de la subjectivité. Ainsi, quand Germaine de Staël écrit à dix-neuf ans *Le Journal de mon cœur*, elle le place d'emblée sous la figure tutélaire du père, ce « *père qu'elle aurait souhaité avoir pour amant* ». A la mort de ce dernier, elle cessera de tenir son journal. Adèle Schopenhauer, elle, fondera « l'ordre de l'Espérance » pour venir en aide aux victimes prussiennes de la guerre et pour séduire de jeunes officiers. Simone Weil s'adressera directement à Dieu. Et même le journal d'Anne Frank se présentera comme une série de lettres à une « *amie idéale* ». Le contraste est saisissant avec les diaristes mâles : plus égotistes, plus calculateurs, ils se souviennent peu des émotions qu'ils font naître et pas du tout de celles qu'ils étouffent.

Mais l'intérêt de l'ouvrage de Verena Von Der Heyden-Rynsch tient moins à ses considérations théoriques ou historiques parfois sommaires sur le journal intime féminin aux XIX^e et XX^e siècles qu'à la passion qu'elle met à analyser ce « *cancer de l'introspection* » qui a donné naissance à des œuvres qui ne le cèdent en rien quant à leur valeur littéraire aux ouvrages de fiction.

R. J.

Constance Delaunay à l'affût

Avec un art stupéfiant du retournement, la nouvelliste débusque l'ambivalence des sentiments et en propose une « *grammaire* » implacable de justesse

QU'EST CE QU'ON ATTEND ?
de Constance Delaunay.
Gallimard, 216 p., 95 F (14,48 €).

Surtout, ne pas s'apesantir. Le risque d'ennuyer, Constance Delaunay ne le tolérerait pas. D'où le choix de genres qui privilégient le vif du sujet : quatre pièces de théâtre, quatre recueils de nouvelles, pour un seul roman. Car elle aime observer ce que révèle un geste ébauché, ce que laisse entendre une inflexion de voix. Une intensité dans l'attention qui remonte aux premières années, où l'enfant, tenu pour quantité négligeable, absorbe les apparences, devenant les secrets des adultes.

Constance Delaunay ne se laisse pas d'analyser ce goût de l'affût, pareil à celui des chasseurs, parmi lesquels elle distingue ceux qui traquent et ceux qui guettent : les premiers s'essouffent à poursuivre, sans rien voir, une proie affolée, les autres s'efforcent à l'immobilité, infiniment curieux, ouverts à tout ce qui surprend leur regard. « *Mes amis disent que j'aurais dû être photographe. Interposer un appareil à déclin entre son œil et le monde, quel manque de discernement !* »

Dix-sept nouvelles dans *Qu'est-ce qu'on attend ?* : dix-sept masques pour un narrateur, jeune ou vieux, masculin ou féminin, mais qui, à travers les facettes de la fiction, révèle sa « *mauvaise nature* » : méfiance, misanthropie apparente, redoutable pessimisme, perspicacité de moraliste qui s'exprime en formules impitoyables : (« *Si l'on peut être dur envers soi-même, la malveillance, elle, reste le privilège des amis* »).

C'est souvent dans des scènes d'intérieur qu'apparaissent, aux yeux d'un tiers, de sévères félures : que les miaulements en-

roués d'une chatte permettent à une épouse de suggérer des « *griefs indéballables* », que le récit d'un voyage à Barcelone soit l'occasion de mettre à jour des « *démêlés* » conjugaux, que le récit de la « *dissection* » d'un poulet accentue, devant une invitée, le vain conflit d'une mère et de sa fille.

Parfois, la présence d'un témoin n'est même pas nécessaire. L'admirable « *Voyons, Anatole !* », brillant et double malentendu, se présente comme un faux soliloque : l'une parle haut, habile-



DR.

Constance Delaunay
D'origine hongroise, Constance Delaunay est née en Belgique, où elle a fait ses études (langues germaniques). En 1945, elle épouse Georges Lambrichs et s'installe avec lui à Paris. Sous le nom de Gilberte Lambrichs, elle a traduit plusieurs ouvrages allemands, dont *Mars* de Fritz Zorn et trois romans de Thomas Bernhard. Depuis 1968, elle a publié aux éditions Gallimard, alternativement, quatre pièces de théâtre, un roman, *Octavie dans tous ses états* (1996), et quatre recueils de nouvelles, dont *La leçon de chant* (1991) et *Les Eventails de l'impératrice* (1994).

ment, en variant les tons, s'étonnant du silence de l'autre, dont le monologue intérieur, sous-jacent, accompagne et rythme ses propos. Elle argumente pour faire chambre à part ; lui, de son côté, comptait lui annoncer leur rupture. Seul un éclat de rire, au « *charme fou* », peut conclure : « *Je ne m'explique pas pourquoi mais je m'en souviens très bien : à ce moment-là, précis, j'aurais voulu rembobiner la pellicule de ma vie, à toute allure, comme dans ces vieux films comiques où le commentaire accompagne d'un caquetage incompréhensible et suraigu l'image d'un plongeur qui sort de l'eau la tête en bas et, après avoir décrit une courbe gracieuse, vient reposer les pieds sur le tremplin.* »

Cet art stupéfiant du retournement, la nouvelliste l'utilise pour

débusquer l'ambivalence des sentiments : telle narratrice, qui refuse, par fierté, des bracelets d'améthyste, s'accuse de bêtise et de lâcheté mesquine. Alors que le faux ami qui, par malveillance, dévoile à une épouse la passion de jeunesse de son mari, se voit remercié de sa bonté. Et que dire de cette divorcée, Constance, qu'un inconnu au restaurant compare à Lady Chatterley - « *souvenir sauvage, inapprivoisable* » - ou de cette ambitieuse que sa sœur, apparemment fra-

gile, attire dans « *un jeu séduisant, destructeur* » ?

Il n'y a pas d'à-peu-près dans cette implacable « *grammaire* » des sentiments que les nouvelles composent, comme un puzzle. Car de quoi est-il question, sinon de voir clair en soi, à travers les autres ? Ce livre, faussement sec, est une bouleversante traversée de la mémoire. Il suffit d'un moment pour se regarder à nu, sans fard, mais un rien, un air de rumba joué par un saxo, peut « *fausser le jeu* », empêcher cet instant de vérité. Tout va si vite, de l'enfance à la vieillesse décrépite. « *Entre les deux, une vie.* » Ne restent, dans la lanterne magique, que des jalons, de loin en loin. « *Tout se tient* », le ciel changeant de Trouville, et les étés d'autrefois, près du Danube.

M. Pn

Un poète de la prose

En quelques saynètes de rue, d'alcôve, de bar, Joseph Orban saisit avec une empathie poétique et humaine ses frères en désenchantement

DES AMOURS GRISES, DES OMBRES BLEUES

de Joseph Orban.
Porte-folio de textes, non paginé, Axe éditions
(8, rue Saint-Julien, 4020 Liège)
80 F (12,19 €).

Il y a des écrivains qui mènent leur carrière comme des peintres grâce à quelques ateliers d'écriture, agissant en galeries militantes, quelques éditeurs secrets de plaquettes raffinées, quelques revues et quelques libraires, connaisseurs et fidèles. Joseph Orban, poète belge né en 1957, appartient à cette race-là, d'artistes exigeants, rétifs, économes qui n'écrivent que des livres nécessaires, n'en font qu'à leur tête, mais qui, somme toute, définissent une fonction essentielle de la littérature, échappant aux systèmes de consommation immédiate. Une littérature rêveuse, de libre circulation des rêves.

Les brefs textes qui composent son nouveau recueil, illustré comme plusieurs recueils précédents par le peintre Charles Nihoul, commencent par évoquer les instants d'une enfance solitaire loin de ses compagnons d'âge qui « *lui semblent appartenir à une autre animalité que la sienne* », angossée par « *l'effroyable effroi de la réalité* », par la violence froide de deuils précoces, par la découverte décevante de la sensualité.

Observateur désenchanté, Joseph Orban décrit ensuite avec la subtilité triste des poètes de la prose des saynètes de rues, d'alcôves, de bars, d'hôtels, de salles publiques. Amitiés qui esquivent l'amour, dialogues qui se déroberont à l'essentiel, rencontres sexuelles où le plaisir semble à la fois quémandé et fui, regards échangés qui n'ont plus besoin de mots, miroirs, surtout, que lui offrent d'autres solitaires dont il épie et reconnaît

les faiblesses, les désespoirs, mais aussi les attentes « *jusqu'à l'ivresse triste, jusqu'à l'impossible oubli* ». Autant de portraits dont les clés ne sont pas données, mais où l'on perçoit une sorte de fraternité

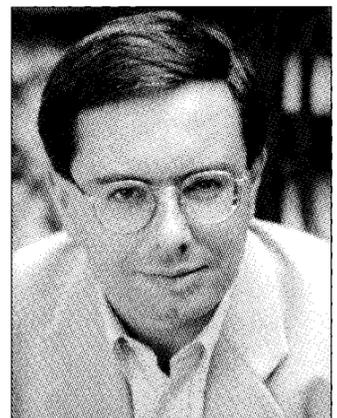
poétique, humaine, chaleureuse. Une seule clé est fournie : Nathalie Sarraute apparaît dans une scène fabuleuse, tout à son honneur. Avis aux admirateurs.

R. de C.

HUGUES PRADIER

PENDANT LA CHALEUR DU JOUR

roman



GALLIMARD

Livraisons

● **ADAM COMME UN CONTE...**, de Martine Laffon
Philosophe, spécialiste de la Genèse et familière des grandes religions monothéistes, Martine Laffon est allée rechercher dans la théologie de l'Ancien Testament, mais aussi dans les mythes hébreux et les légendes juives, les ferments de ce joli livre. Son projet est contenu dans le titre : voici l'histoire d'Adam, dont le nom « vient d'adama, la terre, ou d'adom, l'argile rouge dont il a été façonné. » Et gare à lui s'il veut dominer le monde, avertit Dieu, qui ressemble, dans ces pages, à un bon *pater familias* : « On se chargera de lui rappeler son nom, et il se souviendra alors qu'il n'est qu'un poussière. » La langue est fluide, accessible, le ton spirituel. Et l'ensemble, très vivant, se lit effectivement comme un conte (Bayard, 192 p., 75 F [11,43 €]). **A partir de 9 ans.**

● **LA CASQUETTE DE MONSIEUR HENRI**, de Patrick Vendamme et Dominique Corbasson
Finalement, il n'est pas si fréquent de tomber sur l'album qui recelait plusieurs niveaux de lecture, permet à l'enfant et à l'adulte de ne pas s'ennuyer. N'était la chute, un peu plus faible que le reste de l'histoire, *La Casquette...* serait un de ceux-là. Derrière une intrigue des plus minces – une casquette emportée par un train –, se lit la détresse de Monsieur Henri : le poids du deuil, la solitude, les souvenirs qu'on croit enfermés dans un placard à habits et qui vous prennent à la gorge dès qu'on ouvre les portes... Rien de triste pourtant dans ce livre que viennent égayer les lumineuses acryliques d'une ancienne styliste (Albin Michel Jeunesse, 32 p., 69 F [10,51 €]). **A partir de 5 ans.**

● **MATHILDE À LA DÉCHETTERIE**, de Sophie Chérier
On pouvait compter sur l'humour de Sophie Chérier pour bâtir une intrigue drôle et instructive autour d'un lieu aussi peu engageant qu'une déchetterie. On saluera donc l'auteur d'*Une brigue sur la tête de Suzanne*, qui fait habilement entrer dans le roman pour les jeunes un sujet encore peu traité mais dont ils savent l'importance : l'écologie et son corollaire, le recyclage. « Déchetterie. Le mot est assez moche, mais la chose est splendide », pense Mathilde, qui tient méticuleusement à jour un dossier « Sauvetage de la planète » et s'agace à bon droit contre les adultes « nuls et qui n'ont rien compris ». Du papier aux piles toxiques, tout y passe, sans qu'on n'ait jamais l'impression de lire autre chose qu'une amusante histoire... sur papier non recyclé, hélas (L'Ecole des loisirs, 80 p., 42 F [6,40 €]). **A partir de 7 ans.**

● **LA POULE ET LE CANARD**, de Léopold Chauveau
Heureuse initiative que celle des éditions suisses La Joie de Lire qui se lancent dans la réédition intégrale de l'œuvre pour la jeunesse de Léopold Chauveau. Le graphisme en noir et blanc de ce chirurgien-écrivain-peintre-sculpteur-dessinateur, qui fut l'ami de Roger Martin du Gard, Malraux, Gide, Aveline ou Chamson... a remarquablement « tenu le coup ». Les jeux de contrastes de hachures et d'ombres chinoises séduisent au premier coup d'œil. Quant au texte, écrit en 1929, la langue en est tout simplement délicieuse (La Joie de lire, 64 p., 82 F [12,50 €]). **A partir de 6-7 ans.**

● **QUE FAIS-TU ? JE RÊVE et QUI ES-TU ? L'OISEAU DES ÎLES**, de Lisa Besner, illustrés par Aurore de la Morinerie
Avec cette astucieuse collection d'« Etymologie animée », qui est aussi une initiation à la calligraphie, les éditions MeMo proposent une approche poétique et esthétique des idéogrammes chinois, à partir d'une décomposition/recomposition progressive et imagée des signes qui les composent. Il n'est jamais inutile de savoir dire « je rêve » dans toutes les langues du monde... (éd. MeMo, 4, rue Premion, 44000 Nantes. Tél. : 02-40-47-98-19, 16 p., 100 F [15,24 €]). **A partir de 7 ans.** FI. N.

● **LA CACHETTE MAGIQUE D'ARHAM WAOUNE**, de Frédéric Toussaint

Sa caravane dévalisée par des pillards du désert, un riche marchand part débusquer un hypothétique trésor pour délivrer son ami que les bandits retiennent en otage. On croise dans ce récit vivement mené – les dialogues abondent – et illustré par Anne Romby les inévitables califes, pièces d'or et voleurs qui l'apparentent à un conte des Mille et une nuits. De quoi nourrir le plaisir des jeunes amoureux du désert et des horizons exotiques (Actes sud junior, 48 p., 72 F [10,97 €]). **A partir de 8 ans.**

● **UNE ANNÉE AU MUSÉE**, d'Olivia Barbet-Massin et Caroline Larroche
Comme l'année commence à peine, il est encore temps de se précipiter sur cet astucieux rendez-vous quotidien avec l'art – des primitifs du Moyen Âge aux créateurs les plus contemporains. Une œuvre par jour donc – avec un regrettable coup de verrou (même signé Fragonard) sur le 29 février qu'on pouvait célébrer dans un calendrier perpétuel. Avec une présentation succincte qui se termine sur une question d'observation, voilà une façon ludique d'affûter l'œil dès le plus jeune âge. Un cadeau idéal (Mango/Réunion des musées nationaux, 368 p., 99 F [15,09 €]). **A partir de 7 ans.**

● **DICO TOUT FAUX**, d'Elisabeth Brami et Bruno Heitz
Epreuve de vérité ! Elisabeth Brami, avec l'irrésistible malice de Bruno Heitz, a traqué les fadaises et faussetés, idées idiotes, préjugés pitoyables et autres âneries affligeantes qui encombrant le langage et les cervelles. Un florilège décapant et astucieux à recommander sans réserve. Les fans de Heitz ne manqueront pas son album *Les Vacances du nouvel instit* (Circonflexe, 96 p., 85 F [12,95 €]), à partir de 8 ans), où le métier rattrape sans pitié le malheureux enseignant (Hachette, 192 p., 85 F [12,95 €]). **A partir de 7 ans.**

● **POURQUOI LE CIEL EST BLEU ?**, de Laurence Balan et Nancy Ribard
Chacun porte un monde dans son regard : c'est ce que découvre le géant Prosper, lorsqu'irrité par son œil il observe sa pupille et mesure, consciente ou non, la responsabilité de toutes les créatures. Un petit album bourré d'astuces de mise en page et de pari graphique fort réjouissants (éd. Cric et Criquet, 34, rue Française, 31400 Toulouse, « Tu causes, tu causes ! », 32 p., 65 F [9,90 €]). **A partir de 6 ans.**

● **LA VIE EXEMPLAIRE DE MARTHA ET PAUL**, de Pierre Prat
Histoire de deux vies croisées en douze pastels acidulés. Avec toutes les conventions du genre : enfance heureuse, rencontres renversantes, réussite professionnelle et familiale, jusqu'à ce qu'un grain de sable n'enraye la belle mécanique à rêver. Surveillez les indices qui annoncent un cauchemar probable. Réjouissant d'impertinence (Seuil, 32 p., 69 F [10,52 €]). **A partir de 5 ans.** Ph.J.C.

Le zèbre et ses frères

Chaïm Potok propose à ses jeunes lecteurs cinq contes moraux

LA COURSE DU ZÈBRE (Zebra and Other Stories) de Chaïm Potok.
Nouvelles traduites de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-François Ménard, L'Ecole des loisirs, « Médium », 166 p., 56 F (8,53 €). **A partir de 11 ans.**

Adam Zebrin était un garçon qui aimait tant courir que ses camarades du collège l'avaient nommé le Zèbre. Un accident grave le prive pour toujours de ce plaisir, mais l'amitié du vieux John Wilson – un vétérinaire de la guerre du Vietnam, professeur de dessin à l'occasion – et les leçons qu'il prend réduisent son infirmité en affermissant son attachement à la vie. Ce premier récit donne son titre au recueil. Le deuxième raconte l'angoisse d'une fillette solitaire devant la mésestime de ses parents (« B. B. »). A treize ans, la seule préoccupation de Moon se résume à l'installation d'un studio d'enregistrement pour lui et pour son groupe de rock, chez ses parents. L'arrivée d'un jeune Pakistanais, arraché des griffes d'un marchand d'esclaves, fera découvrir à Moon l'inimaginable misère d'un univers inconnu. Et aussi des rythmes musicaux venus d'Orient, jamais entendus (« Moon »). C'est grâce à son père, un autre ancien du Vietnam, que Nava met en échec les pourvoyeurs de drogue dans son lycée, c'est toujours grâce à lui qu'elle apprend les rites initiatiques des Indiens Navahos qui lui permettent de conjurer le mal malheurs (« Nava »). Enfin, dans « Isabel », Chaïm Potok raconte le désarroi d'une jeune fille, orpheline de père, confrontée au remariage de sa mère avec un bonhomme trop voyant à son goût, veuf lui aussi. Quelle

sorte de relation Isabel pourra construire avec Betsy, sa fille, cette étrangère qui deviendra sœur par alliance, avec laquelle elle devra tout partager ?

Ces contes moraux de Chaïm Potok – né en 1929 à Brooklyn, romancier de *L'Elu* et de *La Promesse* (1), historien du peuple juif (2) – mettent en scène des adolescents vivant aux Etats-Unis, *teen-agers* grandis au sein d'un monde douillet, confortable. Les voilà qui se heurtent pour la première fois aux traumatismes provoqués par leur entrée dans la vie. De ces enfants issus de la couche supérieure des classes moyennes, où se croisent architectes et anthropologues, hommes de loi, ingénieurs et gros agents immobiliers, l'écrivain dresse des portraits remarquablement nuancés, exempts de toute mièvrerie. Comme dans ses romans, le « message » n'y est jamais asséné, mais toujours implicite. « Politiquement correct » Chaïm Potok ? Certes, pourtant, lorsque l'on sait qu'il a connu les horreurs de la guerre de Corée, au début des années 50, que le souvenir de celle du Vietnam hante toujours la conscience des intellectuels américains, que la violence augmente partout outre-Atlantique, cette définition – pour certains au mieux dérisoire, sinon péjorative – retrouve ici son véritable sens. Il est celui que donnait Kipling dans son poème mémorable : « Si tu sais bien remplir chaque minute implacable/De soixante secondes de chemins accomplis/A toi sera la Terre et son bien délectable/Et, bien mieux, tu seras un Homme mon fils. »

Edgar Reichmann

(1) Chez Calmann-Lévy et Buchet-Chastel.

(2) *Une histoire du peuple juif, des origines à nos jours*, Pocket, 1998.

Palette de talents

En dix ans, Pastel et Kaléidoscope ont su marquer de leur sceau l'album pour les petits

L'une, Pastel, évoque les douces tonalités des albums de Claude Lagger –, qui n'est autre que le nom de plume de Christiane Germain, fondatrice de la maison. L'autre, Kaléidoscope, renvoie plutôt aux couleurs vives d'Elmer, l'éléphant-star de David McKee. De l'une et de l'autre, on fait souvent des filiales de l'Ecole des loisirs. Mais à tort : Pastel est l'antenne éditoriale bruxelloise de l'Ecole des loisirs, tandis que Kaléidoscope, diffusée par la maison de la rue de Sèvres, s'enorgueillit de son indépendance.

Pourtant, Pastel et Kaléidoscope, qui fêtent, à quelques mois d'écart, leurs dix ans, ne manquent pas de points communs. Chacune dans leur genre, ces deux petites structures – elles ne publient pas plus de 25 à 40 titres par an – ont marqué de leur sceau l'album pour les petits. Ivresse des grands formats, séductions des premières histoires... Chacune a à cœur de proposer au public français « des œuvres fortes », souvent venues d'ailleurs. Peut-être parce que les deux éditrices elles-mêmes sont d'origine étrangère – l'une Belge, Christiane Germain, l'autre Américaine, Isabel Finkenstaedt ?

Anne Brouillard, Louis Joos, Kitty Crowther... « Les trois quarts de nos auteurs sont belges », note Christiane Germain qui, avant Pastel, avait notamment révélé la grande illustratrice Gabrielle Vincent chez Duculot. « Un pays qui compte plusieurs langues et de multiples langages régionaux favorise l'expression plastique. Cela se vérifie dans tous les domaines : peinture, sculpture, bande dessinée, mais aussi jeunesse. » Grâce au travail de Pastel, les lecteurs français ont pu découvrir cette « école » belge de l'édition enfantine. Mais d'autres créateurs, et non des moindres, furent de l'aventure dès l'origine. Ainsi Elz-

bieta, que Christiane Germain a accompagnée depuis ses débuts, du temps de l'extraordinaire petit Troun. Si bien que, aujourd'hui, le rayonnement de Pastel est tel que « de plus en plus d'artistes français frappent à la porte du 79, boulevard Louis-Schmidt, à Bruxelles », note Michel Defourny, professeur à l'université de Liège.

Anthony Browne, David McKee, Tony Ross... Isabel Finkenstaedt, quant à elle, s'est lancée avec ces trois valeurs sûres venues d'outre-Manche, mais a tôt fait d'élargir sa palette à des signatures moins connues, comme Tana Hoban ou Anne Wilsdorf. Avec Geoffroy de Pennart, Kevin Henkes ou Caroline Pistinier, elle se félicite d'avoir été fidèle à une approche « extrêmement ciblée », laissant éclater la modernité dans le cadre traditionnel d'une histoire fortement « structurée ». Pari réussi : dix ans plus tard, Michel Gay – l'auteur de *La Course*, cette délicieuse parabole qui montre que « les suiveurs sont des imbéciles » – revient avec *Une affreuse rage de dents*, sur un texte de Jean-Michel Billioud. Une histoire de crocodile dont l'humour fait écho au tendre *Caddie-Caddie* paru il y a peu à l'Ecole des loisirs. De son côté, Paul Verrept, chez Pastel, explore la douleur de l'absence avec *Tu me manques*, tandis que l'espièglerie est à la fête avec *Le roi est occupé*, de Mario Ramos.

Chez Pastel comme chez Kaléidoscope, on croit à l'album pour ce qu'il est : un ton, une plume qui n'ont pas besoin de gadgets pour s'imprimer dans l'esprit des petits. On continue de croire, aussi, au long processus de maturation nécessaire pour faire éclore les vrais talents. On croit enfin à la singularité de chaque livre et non à la logique écrasante des collections. Tout cela n'est-il pas de bon augure pour la prochaine décennie ?

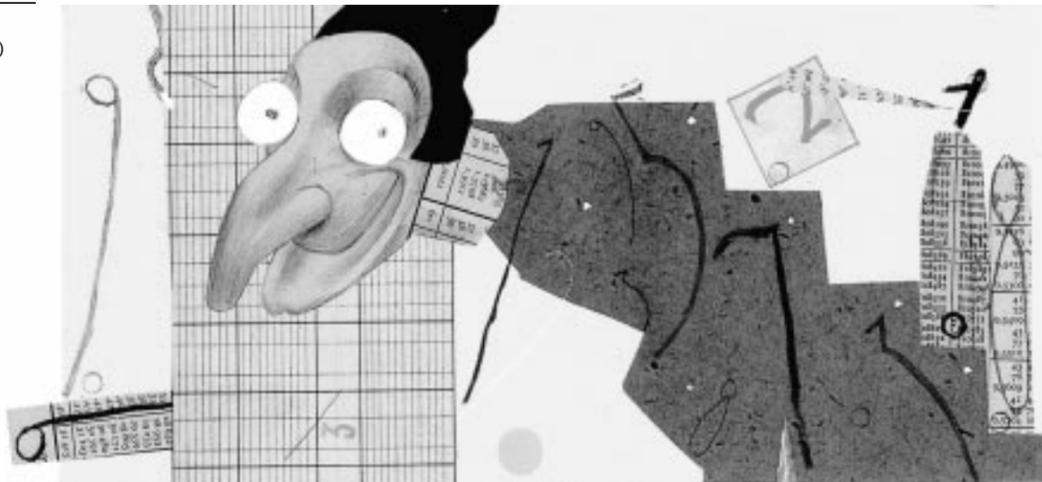
FI. N.

Philtres de jouvence

Alors que Wolf Erlbruch revisite le « Faust » de Goethe, Paul Cox donne à sa manière une « leçon » d'histoire de l'art. Deux traits qui rivalisent d'audace et d'impertinence

CUISINE DE SORCIÈRE (Das Hexen-Einmal-Eins) de Johann Wolfgang von Goethe et Wolf Erlbruch.
Traduit de l'allemand par Lilo Neis et Anne Salem-Marin, Ed. La Joie de lire 8, cours des Bastions, 1205 Genève, 32 p., 92 F (14,02 €). **A partir de 7 ans.**

HISTOIRE DE L'ART de Paul Cox.
Seuil, 176 p., 139 F (21,18 €). **A partir de 9-10 ans.**



« La cuisine de sorcière » de Wolf Erlbruch

Il est des charmes magiques qui ne perdent jamais leur pouvoir. Ils vous séduisent dès l'enfance, et l'âge adulte ne parvient pas à vous y soustraire. Un conte simple ou absurde, un épisode curieux ou une formule absconse, servis par un graphisme audacieux ou un parti pris radical, et des images s'imposent, têtes, qui ne vous quitteront pas de sitôt.

Ainsi de cette diabolique *Cuisine de sorcière* mitonnée par l'Allemand Wolf Erlbruch sur un texte de Goethe – dont on fête cette année le 250^e anniversaire de la naissance. Issue du *Faust* – la grande œuvre qui occupa le poète toute sa vie –, cette scène s'organise autour d'une « table magique de multiplication » qui n'est autre que la recette cabalistique d'un breuvage de jouvence que Méphistophélès fait concocter pour Faust avant qu'il ne séduise l'innocente Marguerite. Autant dire que plus d'un esprit rationnel se sentirait dérouter par cette étrange façon de compter de 1 à 10. Goethe lui-même, dans une lettre à son ami Eckermann, en 1827, ne décrit-il pas ces vers comme un lieu « où la pensée n'avance plus et où le langage obscur ne tourne que sur lui-

même » ? Mais il n'en faudra pas plus pour intriguer ou ravir tous les amateurs de divertissements « non sensiques ». Wolf Erlbruch, le premier, s'y est laissé prendre. Peintures et collages, découpages de cartes, de plans d'architecture ou de courbes de niveaux, alignements de chiffres et de tables arithmétiques diverses, effets d'ombres chinoises... : l'auteur du célèbre *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête* (Milan, 1993, à paraître en « mini-album poche » mi-mars chez le même éditeur) et lauréat du prestigieux Jugendliteratur Preis, s'en donne à cœur joie pour abonder dans le sens de Goethe. Il en résulte un jeu troublant et turbulent qui vous poursuit comme les paroles de l'étrange formule magique : un excellent prétexte pour raconter aux petits l'inépuisable histoire de l'homme qui avait vendu son âme au diable.

Paul Cox est plus disert pour sa première bande dessinée – un genre qu'il bouscule avec irrévérance puisqu'il la présente, case à case, sur cent soixante-six pages. Même si, dès le titre, les cartes semblent bi-

seautées. Reprenant une adresse académique souvent austère, le dessinateur qui récrivait naguère l'alphabet par les formes et les couleurs (*Animaux*, Seuil, 1997) annonce une *Histoire de l'art* qui, elle aussi, en déconcertera plus d'un.

En quatre tons lumineux, qui rehaussent un noir et blanc efficace, dix chapitres et un épilogue en forme de morale muséographique, Cox invente l'édifiante histoire du jeune Luco Pax, anagramme transparente qui n'a rien de narcissique puisque le peintre de la fable ne doit son talent qu'à un pinceau magique, récompense d'une généreuse aumône réglée en Golden – les pommés d'or de l'Antiquité sont loin...

Dès lors, les dessins de l'artiste acquièrent une vie authentique qui ne manque que d'épaisseur. Ni le méchant roi qui se goinfre de glaces, ni le chambellan difforme qui espionne la princesse cloîtrée éprise du pauvre barbouilleur, n'empêcheront le triomphe de l'amour purique, au final, Luco et sa belle « allèrent au cinéma et eurent

beaucoup d'enfants ». Comme si seule la toile était féconde.

Pieds de nez loufoques et poncifs détournés, Cox a autant d'impertinence dans ses textes que d'audace dans son trait, simple mais décapant. On retiendra avec une tendresse particulière son roi nu – faute de couleurs dignes d'habiller le souverain que son pinceau invente, Pax/Cox lui fait arborer tout au long du conte une virilité incongrue – amoureux d'une belle Egyptienne rencontrée au Musée qui manque finir en papier d'emballage. Les stratagèmes du roi plat sont, ici encore, des merveilles de non-sense poétique. La leçon de la fable, qui veut que l'artiste affranchisse seul le monde de sa pesanteur, a l'évidence des aplats francs et des traits naïfs des personnages : elle dessille le regard pour offrir le bonheur.

Le Faust de Goethe cherchait la formule du breuvage de rajeunissement. Erlbruch et Cox la livrent, chacun à sa manière : leurs dessins sont des philtres.

Philippe-Jean Catinchi et Florence Noiville

Il vous manque l'encyclopédie Bonneton sur votre région ?

Rendez-vous chez votre libraire ou au Salon du livre, stand G 52

Renseignements : 01 45 20 17 42

ENCYCLOPÉDIES BONNETON

Une encyclopédie de référence sur votre région

■ Art
■ Histoire
■ Traditions
■ Langue
■ Littérature
■ Milieu naturel
■ Economie et société

Q

u'est-ce qu'être professeur de français, aujourd'hui, aux Etats-Unis ?

La question pourrait paraître anecdotique, si l'Association américaine des langues modernes (MLA) ne comptait plus de 15 000 adhérents, et si le français n'était, dans la première puissance du monde, la première langue étrangère. Derrière l'espagnol, il est vrai... Qui n'est plus, en Amérique, une langue étrangère, mais, tout simplement, la seconde langue nationale.

A tous les niveaux, du primaire au supérieur, des milliers de professeurs enseignent donc, chaque jour, le français à des dizaines de milliers d'élèves américains. Bien malin qui pourrait dire ce que sont, ici et maintenant, les motivations des uns et des autres. Ce qui est sûr, c'est que, parmi les professeurs, certains ont fini par jouer, dans la vie culturelle américaine, un rôle non négligeable. C'est le cas, à New York, de Thomas Bishop.

Vous avez entendu parler du colloque de novembre 1997, « La théorie française en Amérique » ? Ou de celui de 1993, « La déconstruction est/et l'Amérique » ? Ou de ceux qui furent consacrés à Marguerite Duras (1986), Michel Foucault (1985), Roland Barthes (1983) ? Ou de la géante rétrospective sur Samuel Beckett organisée par le Festival d'automne, à Paris, en 1978 ? Alors, devinez : quel fut le point commun entre ces manifestations ? D'avoir été rendues possibles, d'abord et avant tout, par l'action de ce professeur de français – de cet homme dont tout le monde s'accorde à reconnaître que, sans lui, New York ne serait plus tout à fait New York : « Tom » Bishop, comme l'appellent ses amis.

Tom Bishop – carrure sportive et crinière argentée, le fait qu'il vient d'avoir soixante-dix ans ne semble soupçonné par personne – partage son existence entre deux bibliothèques (dans quoi donc peut-on vivre, si ce n'est dans les livres ?) : celle de son petit appartement du « Village », et celle de son autre tanière, à quelques minutes de la place Saint-Germain-des-Prés. Cela fait maintenant plus de quatre décennies qu'il vogue, à travers l'Atlantique, de l'une à l'autre. Quarante années d'histoire de la vie culturelle française. Une vie qu'il a vécue. Et dont, mieux que per-

Christian Delacampagne

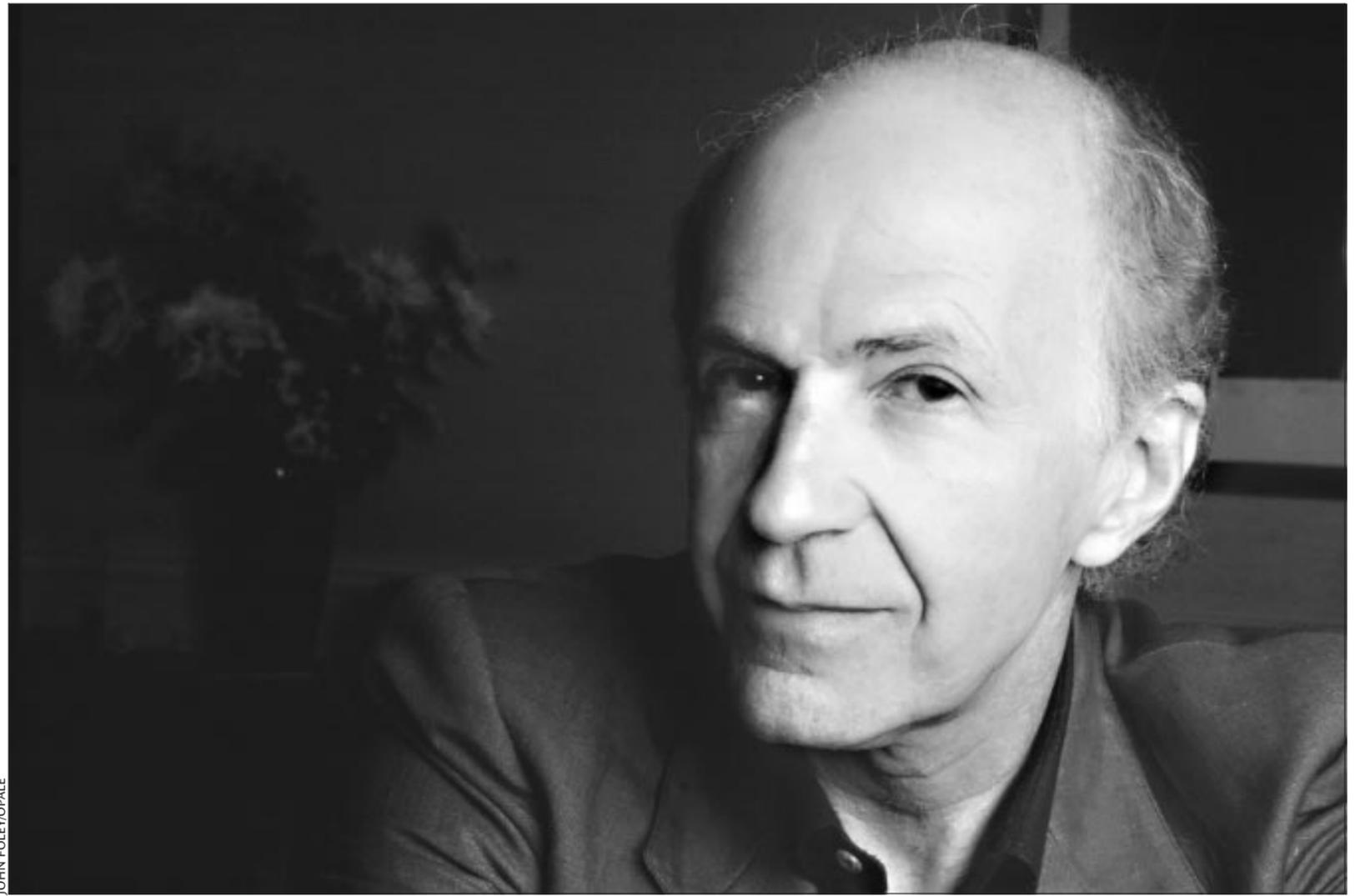
sonne, il sait parler. Aux Américains, bien sûr. Mais aussi aux Français.

Il a commencé à enseigner notre littérature, à New York University, en 1956. Il y est, depuis 1974, le premier titulaire de la chaire « Florence Gould ». Il y a présidé, de 1959 à 1964, aux destinées de la Maison française. Il y a également fondé, en 1978, l'Institut d'études françaises. Il y dirige le département de français depuis plus de trente ans. Il a été, à la fin des années 60, président de l'Alliance française de New York, et, plus tard, membre du conseil d'administration du lycée français de la même ville.

Ces engagements, pas toujours faciles, lui ont valu – c'est bien le moins – quelques témoignages de reconnaissance. Tom Bishop déjeune de temps à autre avec les locataires successifs de l'Elysée. Il est couvert de décorations, Légion d'honneur incluse. Il a donné des conférences à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) ainsi qu'au Centre Pompidou. Il est passé plusieurs fois à « Apostrophes ». Il a reçu, en 1993, le grand prix de l'Académie française pour le rayonnement de notre langue.

Reste une question : qu'est-ce qui fait courir Tom ? Je la lui ai posée, un soir d'automne, dans son bureau de University Place, aux murs ornés de photos de Beckett (dont il devint, vers 1967, l'ami très proche).

La réponse n'est pas simple. Elle tient – peut-être – dans cette phrase d'apparence anodine : « Je suis né à Vienne, le 21 février 1929, de père autrichien et de mère hongroise. » Suit l'histoire – pas si banale – d'une famille juive de la bourgeoisie viennoise qui a frôlé la pire avant de réussir, in extremis, à y échapper. « Au lendemain de l'Anschluss, j'ai vu Hitler et la Wehrmacht défiler dans les rues. J'avais



JOHN FOLEY/OPALE

Paris-New York, aller-retour

Rencontre avec Thomas Bishop, un intellectuel américain dont la France serait la première patrie. Et qui, somme toute, vit cela plutôt bien

neuf ans, je m'en souviens fort bien. Mes parents comprinent enfin qu'il fallait s'exiler ; mais il était devenu impossible de sortir du pays. Finalement, nous parvînmes – première chance – à gagner Budapest, non sans danger. Nous y restâmes huit mois. »

Puis son père, un homme d'affaires, décide de s'installer à Paris. Jusque-là, on n'avait parlé qu'allemand dans la famille Bishop. Une tante donne à Tom ses premières leçons de français. Il entre à dix ans au « petit » lycée Jeanson-de-Sailly. Les autres gamins sont odieux. Ils le traitent de « Boche », alors que Tom se sent patriote autrichien, donc tout à fait anti-allemand. Il ne lui reste d'autre choix que d'apprendre très vite le français.

FRANCOPHILE PROFESSIONNEL

Au début de l'été 1939, son père part chercher du travail en Amérique. Tom et son frère sont envoyés en colonie de vacances à Dinard. La déclaration de guerre les y surprend. Les voici obligés d'y passer tout l'hiver, dans des conditions difficiles, séparés de leurs parents. L'école devient pour Tom le seul salut. Peut-être est-ce pour cette raison, par amour de la langue et de la littérature, qu'il se transforme en « francophile professionnel ». Aujourd'hui encore, lorsque Tom et son frère sont seuls, c'est en français qu'ils conversent.

« Finalement mon père parvint à nous procurer des visas. Nous quitâmes la France le 30 mai 1940, sur le dernier bateau en partance pour les Etats-Unis, le Champlain. Ce fut notre seconde chance. »

Coincidence : sur le même bateau (qui fut torpillé au retour), se trouvait un autre Viennois, lui aussi polyglotte, lui aussi futur francophile – l'écrivain George Steiner. Mais, à l'époque, les deux enfants ne se connaissaient pas.

New York, juin 1940 : le jeune Autrichien qui débarque doit apprendre une troisième langue, l'anglais. Et s'intégrer à un monde nouveau. Pendant les années de guerre, Tom porte, symboliquement, une croix de Lorraine sur ses vêtements. Puis arrivent, après 1945, les études

supérieures de français, commencées à New York University (déjà), achevées à Berkeley. Au milieu, une année à la Sorbonne. Pas n'importe laquelle : l'année 1950-1951.

« Ce fut une année formidable. Il se passait, dans le domaine littéraire, une foule de choses. Sartre était au sommet de sa gloire. J'allais très souvent au théâtre : les classiques du XVII^e siècle français, bien sûr, mais aussi Shaw, Ibsen, Tchekhov, Pirandello. Dans de minuscules salles de la rive gauche, on jouait les premières pièces de jeunes inconnus qui se nommaient Arthur Adamov et Eugène Ionesco. Je n'ai jamais cessé, depuis lors, d'éprouver une véritable passion pour le théâtre. »

Cette passion ne va pas tarder à produire ses fruits : de nombreux articles, suivis, en 1960, par un premier livre, *Pirandello et le théâtre français*, et en 1970 par un second, *L'Avant-Garde théâtrale : le théâtre français depuis 1950*. En 1959, Tom Bishop prend la direction de la « Maison française » de New York University (où vient de commencer sa carrière d'enseignant). Pendant les cinq années suivantes, il va y inviter tous les représentants de l'avant-garde littéraire française. C'est là qu'Eugène Ionesco et Nathalie Sarraute, Jean Genet et Alain Robbe-Grillet apparaissent pour la première fois devant le public américain. C'est là que le « théâtre de l'absurde » et le « nouveau roman » acquièrent, outre-Atlantique, leurs lettres de noblesse.

Curieusement, le seul « grand » que Tom n'ait pas fait « circuler » aux Etats-Unis reste celui dont il aura été, en un sens, l'intime : Samuel Beckett. Un lien profond a uni les deux hommes pendant près de quinze ans. Est-ce à cause du bilinguisme commun ? Du fait qu'ils se sentaient tous deux à la fois français et anglo-saxons ? Ou, plus profondément, d'un malaise caché, d'une inquiétude diffuse – celle de tous les déracinés, peut-être, de tous ceux qui, à force d'être obligés de se sentir chez eux partout, ne savent plus bien eux-mêmes d'où ils sont ? Question sans réponse...

En tout cas, depuis les années 60, la carrière de Tom Bishop a été celle d'un « passeur d'océan »

– pour reprendre le titre d'un autre de ses livres, écrit directement en français, celui-là, et publié par Payot en 1989. Même s'il quitte, en 1964, la direction de la Maison française (qui fonctionne comme une sorte de centre culturel, piloté aujourd'hui par Francine Goldenhar) pour prendre, deux ans plus tard, celle du département de français, Tom reste l'homme influent – celui par qui tout passe et tous les fils se nouent. Grâce à lui, « NYU » devient la « tête de pont » américaine des écrivains, des intellectuels et même des hommes politiques français. Parmi ces derniers, il n'en est pas un – de Mendès France à Mitterrand, de Giscard à Chirac – qui n'ait souhaité y faire une conférence, à l'occasion d'un passage par la Big Apple.

Le bilan de ces trente années d'activité intense, et de ces dizaines d'allers et retours par-dessus l'Atlantique ?

« D'abord, reconnaît Tom en plaisantant, ce n'est pas raisonnable d'avoir dirigé ce département pendant trente ans de suite. Mais je ne peux pas m'en empêcher. J'aime ça ! »

RAPPORTS PASSIONNELS

Ensuite, « la grande affaire de ma vie restera d'avoir tenté d'expliquer la France aux Américains, ainsi que l'Amérique aux Français. Je le fais parce que, quand j'ai décidé d'assumer une fonction, je l'assume jusqu'au bout, comme dit un personnage d'Anouilh. Et je suis d'autant plus heureux de le faire que, en fin de compte, je me sens un étranger partout, et que cela ne me dérange pas. Je suis américain, bien sûr. Mais, au fond, je suis avant tout new-yorkais – ce qui est encore autre chose ».

Les rapports de la France et des Etats-Unis – une vieille nation, un pays jeune – n'ont jamais été simples. Depuis le retour de De Gaulle au pouvoir, en 1958, et l'orientation globalement anti-américaine prise à partir de ce moment par la diplomatie française, ils sont devenus carrément passionnels. On les voit fréquemment passer, sans préavis, de l'amour à la haine, et vice versa. « C'est une love

story qui n'a pas son équivalent entre d'autres peuples. Les Français ne comprennent pas l'Amérique. Et, plus souvent qu'à leur tour, ils agacent les Américains. Mais, au moins, ils ne les laissent pas indifférents. Il y a une quinzaine d'années, déjà, le journal *The Village Voice* avait demandé à ses lecteurs de fournir cent bonnes raisons de haïr la France. Il est évident qu'on ne poserait pas ce genre de question à propos d'un autre pays ! »

Les « bonnes raisons » de haïr la France ne manquent sans doute pas ; les mauvaises, encore moins. De son côté, un autre New-Yorkais, le sociologue Richard Sennett, intervenant dans un colloque sur « L'Amérique des Français » (organisé à Paris par Tom Bishop, en 1991, c'est-à-dire au lendemain de la guerre du Golfe), donnait de l'anti-américanisme la définition suivante : « L'anti-américanisme consiste à détester les Américains plus qu'il n'est nécessaire. »

Une savoureuse définition, si l'on repense à toutes les bêtises qui ont pu s'écrire, de ce côté-ci de l'Atlantique, sur les Etats-Unis, ce pays si vaste, si compliqué, et si mal connu des intellectuels parisiens – qui le réduisent trop souvent à la patrie de Disney et du Coca-Cola.

« Lorsqu'un couple se déchire, dit Tom Bishop, la situation est toujours difficile pour les amis du couple. C'est un peu cela que je vis, jour après jour, depuis des années. » Se-rein au milieu des turbulences, Tom

n'en continue pas moins à faire ce en quoi il croit, et qu'il sait faire à la perfection : expliquer aux deux adversaires qu'aucun d'entre eux n'a tout à fait raison – ni, bien sûr, tout à fait tort. Que le plus important, sinon le plus facile, est d'apprendre à se connaître. Et qu'un zeste d'humour, lorsque l'orage menace, ne saurait faire de mal.

L'un de ses plus récents articles, paru en 1997 dans une revue américaine de droit international, s'efforçait de faire comprendre la signification que la France attache à la notion d'« exception culturelle ». Quant à son tout dernier livre, *From the Left Bank* (qu'on pourrait traduire par « Vu de la rive gauche »), paru il y a moins de deux ans aux Etats-Unis, il ne se borne pas à offrir des aperçus lumineux sur l'œuvre de Beckett.

Il s'attache également à développer, de manière remarquablement pédagogique, l'idée selon laquelle la littérature française ne s'est pas arrêtée avec Sartre, ni même avec le « nouveau roman ». Une manière comme une autre de répondre aux articles sarcastiques qui annoncent à intervalles réguliers, dans le *New York Times* ou ailleurs, que la culture française est bel et bien « finie ».

Quand donc Tom Bishop écrit-il, à l'usage du public hexagonal (qui a, lui aussi, ses lacunes), un « Vu de Manhattan », une « petite introduction à la culture américaine d'aujourd'hui » ?

Le Monde
des
POCHES

Le supplément mensuel consacré aux livres en format de poche

Prochaine parution dans *Le Monde* jeudi 4 daté vendredi 5 mars

ETHIQUE

de Spinoza. Traduit du latin et commenté par Bernard Pautrat, texte latin et français, suivi d'un dossier sur la vie de Spinoza. Seuil, « Points Essais », 708 p., 75 F (11,43€).

LA PHILOSOPHIE

DE SPINOZA exposant le cheminement implicite de sa pensée de Harry Austryn Wolfson. Traduit de l'anglais par Anne-Dominique Balmès. Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 780 p., 320 F (48,78 €) (en librairie le 3 mars).

Il dut lui arriver d'avoir faim. Mais l'idée ne lui serait pas venue de s'en plaindre. Son but était de ne dépendre de personne, de parvenir à tout prix à se contenter de ses ressources. « *Ce que j'avance de sa sobriété et de son économie se peut justifier par différents petits comptes qui se sont rencontrés dans les papiers qu'ils a laissés* », note son premier biographe, Jean Colerus. « *On y trouve qu'il a vécu un jour entier d'une soupe au lait accommodée avec du beurre, ce qui lui revenait à trois sous, et d'un pot de bière d'un sou et demi; un autre jour il n'a mangé que du gruau apprêté avec des raisins et du beurre, et ce plat lui avait coûté quatre sous et demi.* » Petite chambre, mais bon lit, le minimum de vêtements, des livres et de quoi écrire, de temps à autre une pinte de vin ou une pipe de tabac semblent avoir formé l'ordinaire de la vie de Spinoza. Aux Pays-Bas, au cœur du XVII^e siècle, dans la profusion des trafics marchands et des cohues d'idées, le philosophe « *vécût à sa fantaisie d'une manière fort retirée* ».

C'est une heureuse initiative d'avoir ajouté, à la réédition au format de poche de la bonne traduction de l'*Ethique* par Bernard Pautrat, non seulement le texte latin de l'édition Gebhardt mais aussi les vies de Spinoza rédigées par Colerus et par Lucas. Ce volume

*Spinoza vivait
pauvrement.
Mais il ne manquait
de rien. Il a ôté
le virtuel
de l'univers*

bilingue assorti de documents annexes deviendra vite indispensable. Il n'y manque même pas l'inventaire des objets et livres trouvés dans la chambre du philosophe au jour de sa mort, tel que l'a établi l'huissier de service. Ainsi apprend-on que Spinoza avait dans son bureau cent cinquante neuf volumes de divers formats – et cinq « *petits paquets* », non identifiés –, pour la plupart rédigés en latin, quelques-uns en hébreu, un petit nombre en néerlandais. Préoccupé seulement d'enchaîner correctement ses pensées, et de ne point s'arrêter en chemin, le devenu sage menait une existence dont il y a peu à dire. Pas d'éclat ni de changements d'humeur : « *On ne l'a jamais vu ni fort triste ni fort joyeux.* » Pas même d'enseignement public : il refusa une chaire de philosophie au motif que « *l'instruction de la jeunesse serait un obstacle à ses propres études* ». La rupture majeure de cette trajectoire en apparence si paisible a eu lieu auparavant, quand le jeune homme fut exclu de la communauté juive d'Amsterdam. Aucun juif ne devait plus adresser la parole ni faire travailler celui qui avait été excommunié pour hérésie. A son ancien prénom de Baruch, Spinoza substitua celui de Benedictus.

Comment ces deux visages ont-ils coexisté ? La réponse demeure incertaine. Elle n'a pas manqué de susciter, depuis plus de trois siècles – Spinoza meurt en 1677, à quarante-quatre ans – des hypothèses très divergentes. Pour son contemporain Colerus, il tira de la lecture de Descartes « *cette conséquence que la Doctrine et les Principes ridicules des Rabbins Juifs ne pouvaient être admis par un homme*



de bon sens ». C'est tout l'inverse qu'il faudrait dire, selon le grand érudit américain Harry Austryn Wolfson. Reconnaisant que « *Benedictus est le premier des modernes; Baruch est le dernier des médiévaux* », Wolfson soutient toutefois que c'est par l'intermédiaire de son lien puissant avec la pensée juive traditionnelle, et du regard différent sur la métaphysique qu'elle rend possible, que Spinoza parvient à opérer dans la philosophie une mutation profonde. Le travail monumental de Wolfson est un des classiques de l'exégèse spinoziste. Publié aux Etats-Unis en 1934 en deux volumes, le voici enfin traduit... soixante-cinq plus tard. On ne peut que s'en réjouir, bien que

cette lecture laisse une curieuse impression, une fois dit que cette somme est une mine d'informations incomparable, un guide de lecture minutieux et clair, une analyse au cheminement toujours explicite et argumenté.

La relative étrangeté, c'est l'extrême assurance de Wolfson, son arrogance – ou presque – pour reconstruire la démarche intellectuelle de Spinoza vue de l'intérieur, telle qu'elle fut pour le philosophe lui-même. Car l'érudit ne se contente pas d'une connaissance immense et précise de tout ce que Spinoza a lu, a pu lire, aurait pu lire. Il soutient avoir si intimement pénétré la logique de sa démarche qu'il peut reconstituer l'enchaînement des pensées du

maître, l'ordre effectif de ses méditations, la part respective de son héritage scolastique et de son cheminement propre. Cette prétention d'avoir pénétré dans l'esprit d'autrui, l'affirmation de détenir avec certitude ses rouages, la capacité affichée de retracer sans coup férir ses fonctionnements intimes peuvent laisser pantois des lecteurs habitués à plus de distance ou de prudence. Cela dit, le grand mérite de Wolfson est de proposer, à partir d'une lecture minutieuse des sources de l'*Ethique*, une vue d'ensemble de Spinoza.

Qu'a-t-il donc apporté de nouveau ? Le courage d'aller jusqu'au bout du principe de l'unité de la nature. Jusqu'à lui, selon Wolfson, on revendiquait ce principe, on le

proclamait haut et fort. On rappelait que la matière constituant le monde est homogène, que les lois qui la gouvernent sont uniformes. Mais on échouait vite à tenir le cap, on laissait filer d'immenses exceptions : autonomie de l'homme, souveraineté de Dieu. L'audace de Spinoza fut de tirer toutes les conséquences de l'unité de la nature. Dieu est spatial, matériel – l'étendue est un de ses attributs, il est dépourvu de dessein, de but, de volonté, l'âme et le corps en l'homme sont inséparables, la volonté humaine est dépourvue de liberté... Voilà ce qu'il faut poser pour qu'il n'y ait plus de rupture dans l'homogénéité de la nature ni dans l'uniformité de ses lois.

Pourquoi faut-il qu'à la fin de son livre Wolfson jette involontairement un doute sur sa propre compréhension du spinozisme ? Il commence par noter : « *Ceux qui l'ont connu nous décrivent Spinoza comme ayant mené une vie retirée, quoique non dépourvue d'amitiés.* » Nul n'en disconvient. La remarque qui suit surprend plus. Elle consiste à souligner que ni la philosophie en général, ni celle de Spinoza en particulier n'y sont pour rien, mais que tout tient au hasard d'événements qui auraient pu être fort différents. « *N'eussent été les circonstances liées à l'environnement social et à sa propre personnalité qui ont provoqué la rupture de ses contacts normaux avec la société, Spinoza (...) serait devenu un citoyen riche, respectable, dévoué au bien public et un pilier de la société.* » Et Wolfson va jusqu'à imaginer un Spinoza prêchant le dimanche à l'office luthérien... Plus que du détournement religieux, on s'étonne de l'incompréhension que manifeste une telle hypothèse.

Ce qu'aurait la vie de Spinoza si elle n'avait pas été la vie de Spinoza n'a, du point de vue même de cette philosophie, aucun contenu ni aucun intérêt. Il n'y a pas d'existence virtuelle, pas de monde au conditionnel, sauf comme illusions présentes, évidemment. Il n'y pas deux Spinoza, l'un réel, l'autre qui eût été possible si... Le sage ne manque de rien.

Soldat, poète et agitateur

Bertrand Joly retrace avec humour et bienveillance le parcours de Déroutède

DÉROULÈDE L'inventeur du nationalisme de Bertrand Joly. Perrin, 440 p., 179 F (27,28 €).

Au nom de Déroutède colle une image : celle d'un agitateur professionnel qui, à la tête de sa puissante Ligue des patriotes, réclama à corps et à cri la revanche sur la guerre de 1870 et vivifiera la République parlementaire au point de tenter un coup d'Etat, qui échoua d'une manière grotesque et mit fin à la carrière politique du trublion nationaliste. La biographie que lui consacre Bertrand Joly dessine un portrait plus modéré de Paul Déroutède. L'historien reconstitue précisément la vie du « *soldat-poète-agitateur* » dans son époque, à l'aide d'archives inédites. Cependant, la première impression d'un Déroutède au petit pied persiste.

Bertrand Joly retrace avec humour et bienveillance le parcours de ce fils d'avoué charentais dont la conscience patriotique naquit lors de l'invasion prussienne : il a vingt-quatre ans, se bat courageusement à Montbéliard, est blessé plus tard dans les rangs versaillais lorsque tombe la Commune de Paris. La défaite et la perte de l'Alsace-Lorraine lui inspirent bientôt *Les Chants du soldat* (1872), vers plats qui ont ému plusieurs générations par leur souffle et leur simplicité. L'homme est un peu à l'image de sa poésie : médiocre, poursuivi par l'échec, mais inspirant de la sympathie par un idéalisme qui n'est pas sans grandeur.

C'est en 1882 qu'il fonde la Ligue des patriotes, dont le but est la libération du sol et le réarmement moral. La Ligue veut faire pression sur les gouvernements pour obtenir la révision du traité de Francfort. Officiellement apolitique, elle s'élève cependant « *contre la mauvaise politique qui*

divise ». Déroutède lui fera prendre un virage définitivement politique en 1886. Il s'allie d'abord au Parti républicain, puis, déçu de n'être pas élu malgré les alliances, dénonce le parlementarisme et participe à l'aventure boulangiste, sans poursuivre le même but : la réforme du régime, fin en soi pour le général, n'est pour lui qu'un moyen pour ses objectifs nationalistes. Il est isolé dans le mouvement : il répugne aux ententes avec les royalistes car, fils de la Révolution, il se situe dans la tradition jacobine. De même, s'il rejoint le mouvement antidreyfusard ultérieurement, alors qu'il n'est pas antisémite, c'est parce qu'il pense : « *Dreyfus est peut-être innocent, mais la France n'est sûrement pas coupable.* » Pour lui, c'est la Nation avant tout. Il meurt en janvier 1914 avant cette revanche tant attendue, ce qui le dispensa de méditer sur la boucharie qu'elle causa.

Quelle importance alors eut-il ? Pour Bertrand Joly, cet agitateur infatigable fut la mauvaise conscience de la France, celui qui lui permit de surmonter la défaite et d'abandonner progressivement l'idée de la guerre pour se consacrer à ses affaires. Avec lui le nationalisme issu du messianisme révolutionnaire passe à droite et devient une force d'opposition. Cependant, les « nationalistes intégraux » tels Barrès, passés par la Ligue, rejoignent l'Action française car Déroutède leur paraît trop modéré. Le seul reproche que l'on pourrait adresser à Bertrand Joly est de lier un peu abusivement l'idéal nationaliste de Déroutède à celui de De Gaulle, même s'il est vrai que la Constitution de la V^e République a adopté des idées chères à Déroutède (notamment l'élection du président au suffrage universel ou l'usage du référendum) et que de Gaulle a placé la Nation au-dessus de tout.

Véronique Hallereau

Une école au tableau noir

Des coups de règle aux sévices sexuels, Jean-Claude Caron révèle un certain type d'éducation en usage dans la France du XIX^e siècle

À L'ÉCOLE DE LA VIOLENCE Châtiments et sévices dans l'institution scolaire au XIX^e siècle

de Jean-Claude Caron. Aubier, « Collection historique », 336 p., 130 F (19,81 €).

L'école, au siècle dernier, est présentée par ses responsables comme un lieu privilégié de domestication des mœurs. L'étude de Jean-Claude Caron corrige cette vision satisfait et aseptisée. Les simples taloches, les coups de férule, ne sont rien à côté des châtements imaginés par certains maîtres : torchon du tableau ou bâton encre enfoncés dans la bouche, tête violemment secouée pour provoquer l'étourdissement, cage où il est impossible de s'asseoir, coups de fouet avec des fils de fer dans les lanières, pression du genou pour obliger l'enfant (qui s'évanouit) à embrasser la terre, suspension par les poignets, comme un animal, coups de sabot dans le ventre, qui entraînent la mort...

Une « *conspiration du silence* » accompagne souvent ces pratiques et les agressions sexuelles. Les victimes se taisent, par peur ou par sentiment de culpabilité ; leurs parents les imitent, pour dissimuler leur honte ou par attachement à un maître connu, issu de la région. Si les inspecteurs des écoles dénoncent souvent les faits, des maires, des préfets, des magistrats veulent surtout éviter les désordres, conserver un lieu de scolarisation ou protéger des congréganistes loyaux envers le régime. L'image du père fouettard ne déplaît pas non plus à des notables employeurs d'une jeune main-d'œuvre. Les ordres religieux essaient de défendre leur réputation ou d'empêcher le scandale en mobilisant les fidèles, en menaçant de fermer l'école ou en expédiant l'accusé – dans un tiers des cas – à l'étranger. La faiblesse des condamnations

reste, de toute façon, « *longtemps remarquable* ».

Cette passivité, cette tolérance révèlent une « *surdité* » à la parole de l'enfant et une indifférence à l'égard de son traumatisme. Le respect de l'ordre l'emporte sur la protection de celui qui n'est pas considéré comme un esprit et un corps au sens plein du terme : pourquoi l'attitude de l'adulte envers cet être inachevé prêterait-elle à conséquence ? « *Ce sont des actes inoffensifs* », explique, en 1859, un procureur à propos des simples attachements pratiqués par un « *malheureux en proie à une sorte de manie de nudités qu'il satisfaisait sans jamais dépasser certaines bornes* »...

Les attitudes évoluent à partir du milieu du siècle, même si des résistances persistent. La condamnation

Jean-Noël Luc

des coups n'est plus seulement le fait de quelques personnalités secondaires ; les poursuites contre les sévices sexuels se multiplient. La répression judiciaire des violences scolaires résulte de multiples facteurs, que la culture historique de l'auteur lui permet d'évoquer avec pertinence : un abaissement, au XIX^e siècle, du seuil de tolérance à l'égard de la violence et de toute atteinte à l'intégrité du corps, un regard plus optimiste sur l'enfant, considéré comme une victime à protéger plutôt que comme un coupable inné à redresser, une reconnaissance médicale progressive de la spécificité des attentats sexuels sur les enfants et, enfin, une exploitation politique de la violence à l'école. A la fin des années 1840, cette violence constitue surtout une circonstance aggravante dans la « *chasse aux hussards rouges* », conduite par un pouvoir conservateur. Dans les années 1860, après la rupture entre l'Empire et l'Église romaine, les poursuites contre les Frères sont mises au service de la

« *reconquista laïque* » impulsée par Rouland, puis par Duruy. Tous des brutes ou des pervers, les maîtres du XIX^e siècle ? Non, bien sûr ; et le corpus documentaire reste, de toute façon, trop étroit pour autoriser des conclusions au niveau national et sur l'ensemble du siècle, puisqu'il se compose surtout des dossiers constitués par le ministère sur une cinquantaine de cas de violences pédagogiques et sur cent deux cas de violences sexuelles, de 1843 à 1865, dont 60 % concernent des congréganistes. L'auteur signale le nombre « *minime* » des cas de sévices sexuels par rapport au nombre total des enseignants. On aimerait en savoir plus à propos de la période étudiée et des établissements congréganistes, dont la mise en cause ne doit pas masquer la contribution au processus séculaire de scolarisation. Les violences y paraissent plus fréquentes, sans doute en raison du recrutement hâtif de jeunes novices, parfois dépourvus de toute vocation et formés sommairement – sauf à la « *culture du châtement* » – pour répondre à des besoins urgents.

Malgré la nature, politique, de la documentation sélective utilisée ici accable exagérément cette catégorie de maîtres dans les années 1860. Or, même à partir des chiffres fournis, on peut seulement estimer à 0,5 % de l'ensemble du corps la proportion des instituteurs religieux présents dans les dossiers de sévices sexuels du ministère de 1861 à 1865. D'autres questions restent dans l'ombre, comme les violences dans les écoles de filles ou dans l'école de la République. Malgré cette approche encore partielle, l'ouvrage pionnier de Jean-Claude Caron contribue heureusement au renouvellement de l'histoire de l'enfance et de l'école au siècle dernier tout en confirmant que ces objets de recherche constituent un chapitre authentique de l'histoire politique, sociale et culturelle.

MÉMOIRE ET IDENTITÉ de Joël Candau. PUF, 226 p., 142 F.

Notre époque est éprise de mémoire. De fièvres commémoratives en obsessions patrimoniales, de multiples pans du passé sont restaurés, célébrés, afin de solidifier des identités promues et revendiquées, face à un devenir incertain. Pour comprendre ce « *mnémotropisme contemporain* », ses passions et ses tensions, Joël Candau prend du recul. Il analyse en anthropologue, mais aussi en excellent pédagogue, les rapports entre mémoire et identité, en commençant par préciser les réalités auxquelles l'une et l'autre renvoient lorsque l'on passe de l'individu à un ensemble social. Seul le premier a la faculté de se souvenir ou de penser. Quel est donc le sens et « *le degré de pertinence des rhétoriques holistes* » qui parlent de mémoire ou d'identité collective ? Elles désignent le partage de représentations et la coproduction de significations par tout ou partie des membres d'un groupe, selon des configurations variables.

Analysant « *l'effondrement des grandes mémoires organisatrices* » largement unificatrices et la prolifération de mémoires plus circonscrites, éclatées et parfois concurrentes, Joël Candau refuse de céder à l'inquiétude et au regret. S'il y a un risque de repli et de crispation identitaire ou de perte de repères, si le ressassement mémoriel et la prolifération des traces finissent par produire « *de la confusion et de l'oubli* », cette situation peut permettre aussi « *l'assomption libératrice d'une plus grande autonomie* » pour des individus ou des collectivités dont les référents et l'identité seraient finalement pluriels. Perspective d'une salutaire actualité.

N. L.

L'insoutenable légèreté de la célibataire

Jean-Claude Kaufmann restitue avec finesse les formes oscillantes de ces vies de femmes, ces « solos » comme il les surnomme, où s'entrechoquent le social et l'intime

LA FEMME SEULE ET LE PRINCE CHARMANT
Enquête sur la vie en solo de Jean-Claude Kaufmann.
Nathan, 192 p., 139 F (21,19 €).

Il arrive que les modes de vie changent plus vite que le vocabulaire. Nul hasard, en général, dans ce retard. Ainsi, le nombre des femmes vivant hors couple ne cesse de croître, mais il manque toujours le mot juste pour les désigner. Célibataire, au sens strict, signifie non mariée, femme seule traîne une connotation négative, monorésidente sent la catégorie statistique. Autonome, indépendante ? Bien des épouses ou compagnes revendiqueraient désormais ces épithètes. Et mieux vaut ne pas chercher en arrière, vers les deux stéréotypes opposés de la vieille fille et de la femme légère, l'une réputée disgracieuse et sèche, l'autre jugée trop libre pour être honnête. Seules, les veuves, nommées en référence à leur conjugalité passée, sont identifiables. En France comme en Europe, elles constituent la majorité des personnes vivant seules, mais leur nombre n'augmente plus que lentement. Les véritables changements sont ailleurs, chez les plus jeunes : selon une enquête de l'INED en 1994, 26 % des femmes de vingt et un à quarante-quatre ans interrogées déclaraient ne pas vivre en couple. Alors, comment les nommer ? Jean-Claude Kaufmann suggère « solos », qui a l'avantage de la neutralité. La fortune du mot n'est pas assurée, mais ce livre permet de mieux comprendre une réalité largement ignorée, part délaissée dans l'essor d'une sociologie de la famille qui, par définition, ne s'intéresse qu'aux unions ou à la filiation.

Au demeurant, l'oubli est général et ancien. Le célibat féminin a une longue histoire cachée et

confinée : servantes rivées à vie à la maison de leur maître, filles vouées au soutien des parents, religieuses en communauté, femmes violées et déshonorées, malades et handicapées rejetées... l'ensemble est aussi divers que disséminé, sans visibilité, repoussé à la périphérie d'une société où la conjugalité vaut identité. A la fin du XIX^e siècle, avec le bouleversement industriel, l'urbanisation et l'essor du travail féminin, un nouveau célibat apparaît, qui préfigure celui d'aujourd'hui : il se caractérise par l'autonomie résidentielle, se propage des villes vers les campagnes et se situe aux extrêmes des âges et de l'échelle sociale, jeunesse et vieillesse, grande pauvreté et milieux culti-

de vie en solo se multiplient », les chiffres l'attestent, mais ils ne permettent pas d'en rendre compte en profondeur.

Le sésame de Jean-Claude Kaufmann, ce sont trois cents lettres envoyées au journal *Marie-Claire* par des femmes de vingt à cinquante ans, appartenant à des milieux divers, et qui racontent leur quotidien, leurs aspirations et leurs réflexions. De l'étude de cette correspondance, croisée avec des données d'enquêtes, il dégage des constantes. Tout d'abord, cette « vie à un », qui ne correspond pas à la norme, est « une vie en deux », divisée de l'extérieur par le « doigt accusateur » de la société. Les « dits et non-dits de la famille », les sous-entendus

griserie d'« une liberté du quotidien » qui, parce qu'elle n'attache à rien, devient soudain inconsistante, « légèreté de l'être » compensée par le goût du sport et de la densité du corps, chasteté et aventures... Plus ou moins intermettent dans la réalité, l'homme est très présent en pensée, d'où l'importance donnée, dans le titre et dans le livre, à la figure du Prince charmant, revue et corrigée « selon les attentes du moment ».

Jean-Claude Kaufmann restitue avec finesse les formes oscillantes de ces vies en solo où s'entrechoquent le social et l'intime. Il est moins convaincant lorsqu'il traite des regards et des rêves des femmes à propos des hommes, en exhumant ce prince hésitant entre conte moderne et cliché consternant. Son propos, sans doute biaisé par la matière épistolaire sur laquelle il se fonde, simplifie là le « portrait médian » de la femme seule. Car si il y a des points communs, il y a aussi des différences considérables, bien analysées d'ailleurs dans la troisième partie de l'ouvrage. Selon l'âge et la situation sociale, la « trajectoire d'autonomie » n'a pas le même sens. Il y a des solitaires « par défaut » plus que par choix et des « solitudes noires » où misère et perte de confiance creusent le vide de l'existence. Et, à l'opposé, ces femmes sûres d'elles, menant leur vie professionnelle et organisant leur vie sentimentale à leur gré, protégées par la « carapace » d'une allure et d'une assurance qui souvent intimide les hommes, avec lesquels elles inventent les règles d'« un partenariat limité ». La vie en solo reflète ainsi le caractère biface de l'individualisme contemporain : « négatif » par cumuls des manques et perte des liens, ou au contraire « souverain ». Elle bouscule aussi, en sourdine, le modèle conjugal de la vie privée.

N. L.



Jean-Claude Kaufmann

Chercheur au CNRS, spécialiste du couple, Jean-Claude Kaufmann étudie de façon originale les configurations et l'évolution des rapports hommes/femmes, à travers le prisme d'une microsociologie de la vie quotidienne attentive à la densité des objets et aux jeux de l'intimité. Il a notamment publié *La Chaleur du foyer* (éd. Méridiens-Klincksieck, 1988) ; *La Trame conjugale. Analyse du couple par son linge* (Nathan 1992, Pocket 1997) ; *Corps de femmes, regards d'hommes. Sociologie des seins nus* (Nathan 1995, Pocket 1998) et *Le Cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère* (Nathan, 1997).

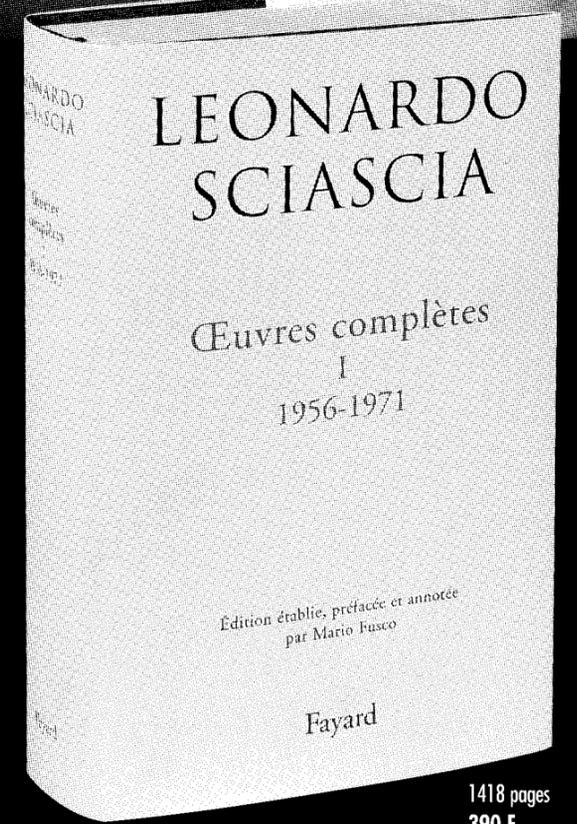
vés. C'est le début d'un lent mouvement, une succession d'avancées et de revers plus qu'un processus linéaire. Accélération de la Belle Epoque, reflux après la Grande Guerre et amorce d'« un consensus matrimonial » qui s'impose d'autant plus que le modèle conjugal évolue en faisant place à la « personnalisation du sentiment », à la reconnaissance de la sexualité et au partage des émotions. La réalisation de soi est dans l'idéal du couple moderne, jusqu'au milieu des années 60 où se lève de nouveau un vent d'autonomie. Moins fort ces temps-ci, il souffle encore. « Les séquences

des collègues, les « lieux de malaise » où mieux vaudrait être accompagnée, soulignent ce qui est vu, et finalement vécu par les intéressées, comme une bizarrerie. D'où une forte propension de ces dernières à la réflexivité. Plus que d'autres, elles jaugent leurs choix, rédigent des journaux intimes, dialoguent avec elles-mêmes, s'inmettant « prétexte au regard sur soi ». C'est aussi une vie sous le signe de l'alternance : « rire des copines » et moments de déprime, régression douce des grasses matinées et activisme effréné, repli et sorties,

Leonardo SCIASCIA



Photo: Jerry Bauer



1418 pages
390 F

Une édition exemplaire... Le Sicilien Leonardo Sciascia a pris définitivement place dans l'histoire des lettres de son pays... Son prestige ne cesse de grandir dans la mesure où il nous manque, car les dons du conteur étaient aussi exceptionnels que les dons de l'observateur de la réalité immédiate décrivant souvent à chaud les événements politiques de la Péninsule et frappant si juste qu'il lui arrivait de les devancer.

Hector Bianciotti, Le Monde de l'Académie française

De tous les écrivains siciliens..., Sciascia est celui qui a exploré avec le plus de méthode et de lucidité les mystères de son île.

Dominique Fernandez, Le Nouvel Observateur

Chacune des œuvres de Sciascia relève à la fois de l'art et du pamphlet, de la Sicile et de l'universel.

François Sureau, L'Express

Le texte français de Fusco, dans une édition techniquement très réussie, restitue à la fois le rythme nu et les ambiguïtés de la prose originale. Une superbe maîtrise dans la fidélité, et qui situe Sciascia styliste auprès de Stendhal et de Paul-Louis Courier.

Jacques Nobécourt, La Croix

FAYARD

Alexandra Laignel-Lavastine

Le parti de l'audace

LA FRANCE DE L'AUDACE
de Denis Labayle.
Préface d'Albert Jacquard,
Seuil, 242 p., 110 F (16,76 €).

Face au lamento sur la décrépitude nationale, Denis Labayle a eu le courage de présenter dans sa *France de l'audace* une foule d'initiatives qui montrent l'autre face de la médaille, celle de la témérité, de l'imagination, des réussites à partir d'un grain de volonté. Le tableau est impressionnant. Il n'est guère de domaines qui échappent à ces sursauts d'énergie positive. Les témoignages viennent la plupart du temps d'hommes et de femmes peu connus qui, sur leurs lieux de vie, inventent des solutions aux problèmes de l'injustice et de la misère. Ici, on responsabilise des élèves en leur confiant un rôle d'enseignant auprès de plus jeunes. Là, des enfants oubliés sont conviés à apprendre à d'autres l'art du cirque. Dans une banlieue difficile, des « habitants-relais » aident au cheminement ardu entre la population et les institutions. On connaît mieux maintenant ces groupes de résistants coalisés contre le chômage ou pour le droit au logement, mais moins bien les banquiers des pauvres qui diffusent en France l'expérience des micro-crédits lancée par la Grameenbank du Bangladesh. Voici également de nouveaux entrepreneurs appliquant une réduction des horaires de travail bien avant que la loi Aubry prenne corps. Des vocations nombreuses sont nées également pour lutter contre le sida et ses effets sur les victimes, comme on le sait.

On n'en finirait pas de recenser les associations qui ont pris le parti de préserver la dignité des blessés de la vie. A leurs initiateurs on a envie de lancer le titre d'une vieille émission de radio : « Vous êtes formidables ! »

Pierre Drouin

De l'« antisémitisme » ibérique

Au cœur des cinq essais de Yosef Hayim Yerushalmi : la survie du peuple juif et les persécutions contre les séfarades d'Espagne du XVI^e au XVIII^e siècle

SEFARDICA
de Yosef Hayim Yerushalmi.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cyril Aslanoff, Eric Vigne, Paul Teyssier et Jean Letrouit, éd. Chandeigne, coll. « Péninsules », 362 p., 175 F (26,67 €).

La question de la survie du peuple juif, celle de l'« antisémitisme » ibérique – antisémitisme racial avant la lettre ? –, peuvent servir de fil conducteur aux cinq essais rassemblés dans cet ouvrage. Tous portent sur les séfarades d'origine hispano-portugaise, « nouveaux chrétiens » et marranes (juifs convertis dont un certain nombre continuèrent à pratiquer leur religion en secret), après l'expulsion d'Espagne en 1492 et leur conversion forcée au Portugal en 1497. C'est à une série de coups de sonde dans les arcanes de cette expérience particulière que procède ici, dans un style toujours remarquable d'intelligence et de clarté, l'Américain Yosef Hayim Yerushalmi, qui se définit lui-même comme « un historien des juifs qui n'appartient à aucune "école" et qui ne privilégie aucune méthode particulière ».

Ce qui frappe surtout chez l'auteur de *Zakhor* (Gallimard, 1991), c'est la virtuosité avec laquelle il se tourne vers le passé sans perdre de vue ses résonances contemporaines ni tomber dans l'anachronisme. On le voit dans la monographie qu'il consacre ici au pogrom de Lisbonne en 1506, retracé à partir d'une œuvre énigmatique, *Le Sceptre de Juda*, de Salomon Ibn Verga. Ce qui intrigue surtout Yerushalmi dans ce récit, c'est l'exaltation constante de la bienveillance des rois et de la papauté, présentés comme protecteurs naturels des juifs. Position d'autant plus étonnante qu'elle est postérieure à l'expulsion d'Espagne ! Verga persiste

ainsi à attribuer la responsabilité exclusive des calamités qui s'abattent sur le peuple juif à la montée de l'hostilité populaire (au « vulgaire ») et au fanatisme religieux du bas clergé. Un des grands mythes structurant de l'élite juive de l'époque apparaît là dans toute sa splendeur. Une élite qui, en Espagne plus que partout ailleurs, a placé sa confiance dans la monarchie. Comprendre la force de ce mythe est d'autant plus essentiel que celui-ci éclaire la mentalité de ces « nouveaux chrétiens » restés au Portugal après le massacre, bientôt otages de l'Inquisition. « Prisonniers de leurs propres archétypes », ceux-ci étaient-ils incapables de tirer la leçon de leurs malheurs ? Yerushalmi ne le dit pas, mais le lecteur est tenté de voir dans cette incapacité à concevoir l'idée même d'un plan concerté de persécution venu du sommet de l'Etat une constante de l'histoire juive, laquelle expliquerait une certaine vulnérabilité aux tragédies du XX^e siècle...

LE CAS SPINOZA

De la péninsule Ibérique à la Hollande du XVII^e siècle, Yerushalmi s'intéresse ensuite à Spinoza. Moins un philosophe qu'à l'individu né au sein de la communauté juive portugaise d'Amsterdam, prénommé Baruch jusqu'à son excommunication. La démarche rappelle celle de son livre de 1993 sur « l'homme Freud » (*Le Moïse de Freud*, Gallimard, « Le Monde des livres » du 9 juillet 1993) et sur les rapports de cet autre penseur, dit de la « modernité juive », avec la Tradition. L'arrière-plan séfarade de Spinoza serait crucial, selon Yosef Yerushalmi, pour comprendre ce passage du *Traité théologico-politique* (1670) où le philosophe soutient que le peuple juif ne doit sa survivance qu'à « la haine des nations » et non à son élection divine. Or, ce propos révolutionnaire, Yerushalmi le tient pour embléma-

tique du mépris dans lequel Spinoza, conscient des enjeux de son attaque, tenait ses anciens coreligionnaires.

Yerushalmi révèle que Spinoza s'est inspiré ici de la polémique, qui faisait alors rage, sur l'application en Espagne des fameux statuts dits de « pureté du sang ». Ces textes instituaient un nouveau critère discriminatoire fondé non plus sur la foi, mais sur l'origine familiale. Tragique ironie du sort : la société espagnole du XVI^e au XVIII^e siècle, confrontée à un « ennemi » désormais « insaisissable », cherchait à se « venger » ainsi des juifs « infiltrés » en son sein par le biais de la conversion. Quand Spinoza affirme que c'est la haine qui assure la survie des juifs, il ne ferait, à en croire Yosef Yerushalmi, que reprendre à son compte l'argumentaire de ceux qui stigmatisaient alors les effets pervers de cette législation raciale, au motif que, loin de hâter la résorption des juifs dans la société, celle-ci ne faisait que les maintenir dans leur foi. Or cette conception de Spinoza va exercer une considérable influence, à la veille de la Révolution française, lors du débat sur l'émancipation.

On retrouve-là un Yerushalmi qui, fidèle à sa vision individualisée de l'identité juive (on se « choisit » juif, on ne le devient pas « par les autres »), ne cesse de s'interroger sur les modalités d'une sortie de la Tradition qui n'échouerait pas dans la vision d'un judaïsme imposé du dehors... Ce va-et-vient entre histoire ancienne et histoire moderne le conduit enfin à mettre au jour certains parallèles entre les réactions à l'assimilation des juifs dans la péninsule Ibérique et dans l'Allemagne moderne. Ebauche comparative qui mériterait d'être creusée, et qui amène l'auteur à récuser la thèse d'une coupure entre l'antisémitisme prémoderne, en particulier religieux, et l'antisémitisme racial, tenu pour moderne et laïque.

Alexandra Laignel-Lavastine

ECONOMIE

● par Philippe Simonnot

Keynes, hélas !

INTRODUCTION A KEYNES

de Pascal Combemale.

La Découverte, « Repères », 118 p., 49 F (7,47€).

« la question « *quel est le plus grand économiste du XX^e siècle ?* », on aurait envie de répondre, paraphrasant un mot célèbre : Keynes, hélas ! Et l'on y serait encouragé par le dernier opuscule consacré à ce personnage par un économiste français.

Pourtant, Pascal Combemale ne cache pas son admiration pour Keynes. Il y voit un « *excellent antidote* » contre l'ennui que secréterait la littérature économique, ou encore « *contre le fatalisme et le renoncement face à la puissance et à l'impuissance des marchés* ». Question non posée, et donc sans réponse : peut-on être à la fois puissant et impuissant ? A vrai dire, c'est précisément ce genre de questions que pose la lecture de Keynes. Et Pascal Combemale a bien du mérite, malgré son dévouement, à ne pas chercher à son lecteur les difficultés, faiblesses, curiosités, contradictions, incohérences et autres ambiguïtés de l'œuvre keynésienne. Un intertitre est intitulé : « Pour et contre l'inflation », ce qui ne contribue pas à dissiper le brouillard que notre auteur essaie de percer avec une louable opiniâtreté. Il est vrai que selon une « *formule consacrée* », l'objectif de cette *Introduction* est de « *aider à penser avec ou contre Keynes* ».

Combemale souffre tellement du manque de rigueur de son héros qu'il se lamente : « *Hélas ! Keynes lui-même va montrer que l'investissement est nécessairement égal à l'épargne* ». Quelle incongruité, vraiment ! Plus loin, à propos des relations entre cours boursiers et décisions d'investissement : « *Hélas, il ne nous fournit qu'une indication* » – qui ne satisfait guère l'auteur. Ailleurs, on nous dit que Keynes aurait dû écrire ceci. Ou encore, qu'il n'aurait pas dû écrire cela. Bref, Keynes ne serait pas assez keynésien. C'est un comble !

Il est impossible ici, et il serait au demeurant peu utile, de rentrer dans le détail des complexes questions théoriques qui sont posées, ne serait-ce que parce que beaucoup d'entre elles sont dépassées. L'exégèse est rarement moins confuse que l'œuvre à laquelle elle est appliquée. Combemale ne s'est pas facilité la tâche : il s'est appliqué à lire l'ensemble de l'œuvre du maître, y compris ses causeries radiophoniques, très écoutées à l'époque. Peut-être a-t-il sous-estimé la profondeur de Keynes. Ou vaudrait-il mieux dire la perversité de ce « *bourgeois anglais disposé à mépriser tous ceux qui n'appartiennent pas à l'élite* », et notamment les membres de la classe ouvrière. « *La lutte des classes me trouvera du côté de la bourgeoisie instruite* » est l'un des bons mots de cet esthète de l'économie dont la

réputation en France, on n'ose se demander pourquoi, est d'être plutôt à gauche.

Le propre des génies n'est-il pas d'être contradictoire, s'assurant ainsi d'une vie durable *post mortem* par les innombrables controverses indéfiniment suscitées et ressuscitées ? Une autre célébrité, Adam Smith, l'avait bien compris. Deux siècles et demi après la parution de la *Richesse des nations*, on dispute encore de sa théorie de la valeur. Gageons qu'en 2200, l'« *équilibre de sous-emploi* » de Keynes fera toujours l'objet de querelles chez les scribes. Très vite, l'un des meilleurs connaisseurs de la pensée du maître de Cambridge, l'économiste britannique John

Hicks, avait noté : « *Il n'est pas aisé de déterminer le contenu de ce qu'est réellement la propre doctrine de Keynes – l'analyse économique keynésienne selon Keynes lui-même.* »

Comme à l'habitude, le plus grand économiste du XX^e siècle est crédité par Combemale d'avoir réintroduit l'incertitude au centre de l'analyse économique qui jusqu'à lui l'aurait oubliée. « *Le fait que notre connaissance du futur soit fluctuante, vague et incertaine, rend la méthode de la théorie classique particulièrement mal appropriée* », a-t-il lui-même écrit.

Accordons lui que la théorie classique *anglaise*, enseignée à Cambridge et pendant longtemps par Keynes lui-même selon son propre aveu, avait eu tendance à gommer cet élément fondamental de la vie économique, et même de la vie tout court. Mais la science économique, même à l'époque de Keynes, ne se réduit pas à la théorie enseignée dans les collèges britanniques. Le prétendre, comme le font les keynésiens dévots, revient à ignorer par exemple l'œuvre magistrale de Mises, un contemporain de Keynes, pour ne rien dire de Hayek, plus jeune de seize ans et déjà son rival sur la scène universitaire anglaise dans les années 30.

Sans incertitude, pas de risque. Dès lors, l'entrepreneur n'a plus de raison d'être et l'on peut concevoir ou projeter de limiter son rôle à la direction bureaucratique d'une usine ou d'un magasin qui trouveraient naturellement leur place dans une économie planifiée. Du même coup, le profit est évidemment frappé d'illégitimité.

L'un des nombreux paradoxes de Keynes est que ses retrouvailles avec l'incertitude l'ont conduit, non pas à réhabiliter l'entreprise, mais à élargir le rôle de l'Etat. Dès 1926, il écrit : « *Les agenda de l'Etat les plus importants ne sont pas les fonctions qui ne seront prises par personne si l'Etat ne les prend pas.* » Pascal Combemale loue le pragmatisme de l'interventionnisme keynésien. Mais la porte n'était-elle pas ainsi ouverte au Prince pour s'occuper de ce qui convenait à son bon plaisir ? A vrai dire, il n'avait peut-être pas besoin de la théorie keynésienne pour agrandir son domaine. Comme le remarque avec pertinence Combemale, « *Keynes n'exerce aucune influence sur les politiques de son temps, parfois rétrospectivement qualifiées, à tort, de keynésiennes.* » Après l'avoir reçu à la Maison Blanche en juin 1934, Roosevelt avoua n'avoir rien compris au discours de son célèbre interlocuteur. Quant aux politiques dites keynésiennes pratiquées après sa mort en 1946, il n'est même pas sûr qu'il les eût approuvées. Pourtant – et c'est sans doute la raison de son énigmatisme succès – Keynes était dans l'air du temps, marqué par un étatisme en plein essor.

.....

PASSAGE EN REVUE

● « Chimères »

La revue fondée par Gilles Deleuze et Félix Guattari consacre un dossier à « L'Enfant emblématique », à la suite de ses journées de réflexion sur « la famille, les sexes, les générations, quels enjeux politiques ? ». A l'heure du PACS, des embalements sur la pédophilie, de l'émergence de la maltraitance, l'enfance est écartelée entre deux pôles : celui de la folie des meurtriers d'enfants, de la prostitution et du travail, des guerres génocidaires qui touchent les mineurs ; à l'opposé, celui d'une conception problématique de la « protection de l'enfance », vecteur de nouveaux contrôles sociaux et de nouvelles polices des mœurs. Dans *Chimères*, des spécialistes de la santé publique, des juristes et des psychanalystes mêlent leurs interrogations (*Chimères*, 21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris).

● « Notre Librairie »

Un dossier solide explore la littérature de Nouvelle-Calédonie, présentant une nouvelle génération d'auteurs kanaks ou d'origine européenne. Une nouvelle et un long entretien introduisent la poétesse et romancière Déwé Gorodé, qui a été emprisonnée pour ses positions indépendantistes. A découvrir aussi : le jeune écrivain Nicolas Kurtovitch (*Notre Librairie*, 5, rue Rousselet, 75007 Paris).

INTERNATIONAL

● par Daniel Vernet

DE LA PROCHAINE GUERRE AVEC L'ALLEMAGNE

de Philippe Delmas.

Ed. Odile Jacob, 200 p., 120 F (18,29 €).

Pendant quatre siècles, Français et Allemands se sont fait la guerre. Qu'à part les deux dernières, elles aient le plus souvent eu lieu sur le sol allemand est une piètre consolation. La construction européenne a mis fin à cet état d'hostilités permanentes, non seulement parce qu'elle a uni les deux pays contre l'Union soviétique, comme le note Philippe Delmas, mais aussi parce qu'elle les a empêchés de se retourner l'un contre l'autre. Après cinquante ans de coopération croissante qui a abouti à la création de la monnaie unique – ne parlons pas d'amitié franco-allemande, un terme que l'auteur récuserait sans doute à juste titre – peut-on envisager sérieusement « *la prochaine guerre avec l'Allemagne* » ?

En suivant Philippe Delmas, on se laisse entraîner par le bonheur de la formule – « *le problème de l'Allemagne n'est pas qu'elle a de mauvaises intentions, mais trop de bonnes* » –, par la pertinence de l'analyse, par le maniement du paradoxe qui étonnera uniquement les amateurs de clichés depuis longtemps dépassés, et on se demande : mais d'où sortira-t-elle, cette prochaine guerre avec l'Allemagne ? Il n'est pas possible qu'un esprit aussi éclairé resserve les vieux plats nationalistes, agite la menace d'une Allemagne réunifiée, nombreuse, puissante, « *déchaînée* » (à tous les sens du terme, dit Philippe Delmas), pour annoncer que l'histoire et la géographie poussent à la conclusion séculaire d'un inévitable affrontement entre les deux voisins du Rhin.

A moins que cette « *prochaine guerre avec l'Allemagne* » soit un combat que les Français

POLITIQUE

● par Thierry Bréhier

LES HABITS VERTS DE LA POLITIQUE

de Florence Faucher.

Presses de Sciences Po,

320 p., 147 F (22,41 €).

Il se présentent aux élections, participent à la gestion de communes, de régions, d'Etats. Ils sont courtisés et méprisés. Admirés et détestés. Jaloux et rejetés. Comme à toute force nouvelle, certains leur promettent un avenir radieux, d'autres une disparition rapide. Les verts européens, espèce en voie de prolifération, intriguent. Les journaux sont pleins de leurs déchirements internes, de leurs échecs, de leurs succès, des portraits de leurs vedettes. Mais cette réalité émergente est soutenue par un monde où se mêlent tradition et modernisme. Florence Faucher a voulu plonger dans les profondeurs de cette « *vertitude* ».

Professeur de sciences politiques en Grande-Bretagne, elle ne s'est pas contentée d'analyser les discours, les programmes, les motions, les comportements des divers partis écologiques européens. Elle a été voir les militants, non pour quelques entretiens rapides, mais tout au long de cinq ans de contact étroit avec deux groupes locaux, celui d'Oxford et celui d'Aix-en-Provence. Son ouvrage, *Les Habits verts de la politique*, est ainsi l'heureux résultat d'une rigueur scientifique confrontée à la réalité du terrain, même s'il est regrettable qu'elle se soit surtout intéressée aux Green et aux Verts, laissant dans l'ombre les Grünen allemands au poids incontestable.

Si « *l'influence exercée par la culture natio-*

SCIENCE

● par Catherine Vincent

ZOOS

Histoire des jardins zoologiques en Occident

d'Eric Baratay et Elisabeth Hardouin-Fugier.

La Découverte, 294 p., 135 F (20,58 €).

« *L s'agit d'appréhender le regard de l'homme sur l'animal sauvage à travers le jardin zoologique, considéré comme un parfait laboratoire d'étude, de manière à comprendre pourquoi les hommes gardent des espèces sauvages auprès d'eux dans des endroits clos et pourquoi celles-ci attirent autant les curieux* », précisent d'emblée Eric Baratay et Elisabeth Hardouin-Fugier. Respectivement spécialistes de l'histoire de l'animal et de l'histoire de l'art, tous deux enseignants à l'Université Jean-Moulin de Lyon, ils retracent la genèse et l'évolution de nos zoos actuels. En remontant jusqu'au XVI^e siècle, « *lorsque les grandes découvertes amplifient l'intérêt pour des espèces exotiques qui arrivent de plus en plus nombreuses en Europe* ».

La collection « Textes à l'appui/série Ecologie et société », qui se propose de « *contribuer au renouveau de la pensée critique dont est porteuse l'émergence de la conscience écologique* », publiée ici son troisième titre. Extrêmement documenté, fourmillant de détails et d'anecdotes, il nous entraîne dans les coulisses d'une institution méconnue qui traverse l'histoire. Seul regret : le souci d'exhaustivité des auteurs rend parfois leur lecture difficile. Si les références de bas de page, fort nombreuses, sont précieuses à l'universitaire, un index – par personnalités, par villes, par

Deux destins liés

mèneront non contre les Allemands mais avec eux, contre un ennemi commun qui n'aurait plus nom URSS mais, par exemple, mondialisation, terrorisme, prolifération ? Non. Ce serait encore une interprétation édulcorée et fautive du propos de Philippe Delmas. L'auteur du *Bel avenir de la guerre*, qui expliquait au sortir du conflit bosniaque que la « *tribalisation* » de l'Europe annonçait des lendemains douloureux, prend au mot le titre de son nouveau livre et au sérieux une phrase prononcée par Helmut Kohl : « *La réalisation de l'Union européenne est une question de guerre et de paix en Europe.* » La prochaine sera bien franco-allemande, à moins que...

Philippe Delmas scrute les nuages qui s'amoncellent. Les deux pays traversent une crise d'identité. C'est vrai pour la France comme pour l'Allemagne mais plus dangereux pour la seconde parce qu'elle renoue ainsi avec un mal d'être caractéristique de son histoire depuis les guerres de Trente Ans. Avec la réforme du code de la nationalité, elle s'insère certes dans la modernité politique – « *A l'avenir, être allemand signifiera être en Allemagne* » – mais les récentes élections régionales en Hesse ont montré que cette véritable révolution soulève bien des réticences. De nouveau, l'Allemagne fait peur. « *La réunification n'a pas suscité ce flux*, écrit-il, *elle l'a libéré.* » Avant 1989, les Allemands s'acceptaient en acceptant ce que leurs voisins voulaient d'eux. La réunification de 1990 a laissé croire que l'Allemagne pouvait, pour la première fois de son histoire, réussir la conciliation entre liberté et unité qu'elle avait manquée en 1848. Loin de conforter son identité, le retour au berceau de seize millions de citoyens de la RDA et de quelques autres millions d'Allemands de la diaspora ont remis en cause l'identité forgée à l'Ouest pendant quarante ans. L'Allemagne, affirme Philippe Delmas, « *a*

perdu la foi en l'économie et la confiance dans la solidarité qu'elle engendre ». Face à « *une accumulation de fragilités et de risques* », les Allemands manifestent un conservatisme battu en brèche par la mondialisation qui aiguise les conflits.

L'Europe exige des sacrifices – le deutsche mark –, provoque des remises en cause – le fédéralisme –, qui démasquent « *le mensonge vital* » sur lequel était fondée la République fédérale : l'illusion d'une compatibilité naturelle entre l'identité européenne et l'identité allemande. Dans ces conditions, l'entente franco-allemande n'est plus « *une nécessité flagrante* ». Elle doit être un projet politique qui ne laisse pas l'Allemagne seule avec sa puissance. « *La République de Bonn fut celle de l'Allemagne face à l'Occident ; celle de Berlin sera celle de l'Allemagne face à elle-même.* » La « *prochaine guerre avec l'Allemagne* » n'est pas inéluctable si les Français ont suffisamment d'imagination et de courage pour proposer à leurs voisins « *la constitution d'une puissance commune* ». C'est la condition de la paix : faire en sorte que « *la puissance allemande soit indissociable de celle de la France* ».

On retrouve alors en conclusion d'un livre qui semblait agiter un épouvantail, une profession de foi européenne, un plaidoyer en faveur d'une coopération, presque d'une fusion, franco-allemande rappelant l'engagement des premiers euro-enthousiastes de l'après-guerre. Le prochain pas reste à franchir : tracer les voies concrètes de cette mise en commun, non seulement des puissances mais des faiblesses. « *Faire du neuf* », exige justement Philippe Delmas, tandis que les responsables politiques des deux pays s'épuisent à vouloir réduire de quelques millions de deutschemarks la contribution allemande au budget communautaire sans toucher à la sacro-sainte PAC.

La révolution verte

« *La révolution verte* » chez les verts, comme chez toute autre formation partisane [l'auteur n'emploie Verts avec une capitale que lorsqu'il s'agit du parti français], il est des points communs permettant de mieux comprendre l'originalité de l'écologie politique. D'abord cette certitude que « *le projet prométhéen de domination de la matière nous conduit aujourd'hui vers un cataclysme écologique* » – et que l'éviter requiert « *une transformation complète de notre modèle de développement* » – mais cela sans « *mesure autoritaire* ». L'objectif est donc de bâtir une autre société. En cela les verts sont bien des révolutionnaires, même s'ils sont persuadés de parvenir à leur but par la seule force de la conviction.

Révolutionnaires, ils le sont aussi par l'intensité de leur vie militante, même si, là encore comme bien d'autres partis, ils sont gênés par un *turn over* important et par un fossé sensible entre « *adhérents passifs* » et « *militants actifs* ». Etre vert, c'est appartenir à une « *communauté* », le parti n'est pas « *seulement une organisation politique* », c'est un « *club* », presque une famille et, souvent, une manière de vivre. La description qu'en fait Florence Faucher rappelle étrangement les récits des communistes occidentaux, du temps de la grande époque du Parti. Pour les Anglais la vertitude s'apparente même à une religion païenne : les réunions commencent par un instant de silence ; il est de bon ton d'être végétarien ; le *new age* triomphe. Les Français, laïcité oblige, échappent à ce refus de séparer « *sphères publique et privée* ».

Faire de la politique autrement est, avec

l'exigence d'une « *croissance durable* », l'originalité dont les verts sont les plus fiers. Mais leur participation accrue au pouvoir, même si les Anglais doivent se satisfaire de modestes échelons locaux, contraint tous les verts, reconnaît Florence Faucher, à entrer « *en voie de normalisation* ». Cela n'atténue en rien, pour l'heure, leur revendication d'une autre démocratie : « *Le régime représentatif n'est pas digne, selon les verts, du qualificatif de démocratique* » car étant « *intermittente, la participation [par le vote] contribue à l'aliénation des citoyens et trahit les idéaux démocratiques.* »

La vraie démocratie ne peut être, pour les verts, que « *participative* ». Elle abolirait « *la distance séparant la population de ses représentants* » et permettrait au « *peuple* » d'influencer en permanence la décision des élus. Car si « *la démocratie n'est peut-être pas le moyen le plus rapide de parvenir à une société verte*, [elle est] *le seul à même de garantir sa durabilité* », puisque la révolution qu'implique la mise en œuvre de cette nouvelle société ne peut triompher que si tout le monde en accepte les conséquences. Dans ce cadre, l'exigence de la proportionnelle n'est qu'un élément de la réforme institutionnelle réclamée : elle permettrait, au-delà d'une meilleure représentation des verts dans les lieux de pouvoir, d'associer toutes les forces politiques à la gestion de la cité. Florence Faucher a fait œuvre d'universitaire loin des contingences immédiates ; parfois trop. Mais son travail souligne, sans en avoir l'air, le particularisme des Verts et leur difficile intégration dans la majorité actuellement aux affaires à Paris. Dominique Voynet n'a pas fini de créer des soucis à Lionel Jospin !

Zoo ou l'espace du rêve

zoos ? –, aurait sans doute facilité le voyage du plus grand nombre dans ce gigantesque jardin animalier.

Du XVI^e au XVIII^e siècle, « *La passion des collections* » s'épanouit dans tous les royaumes. En 1514, le roi du Portugal offre un éléphant et une once au pape Léon X. En 1532, François I^{er} reçoit un convoi de bêtes du « *roy* » de Tunis, des lions et des tigres de l'ambassade turque en 1534, un mouton des Indes offert par un seigneur normand en 1538... C'est le temps des premières ménageries, des cabinets de curiosités. D'abord réservés aux princes et à la haute aristocratie, oiseaux et quadrupèdes exotiques s'exposent progressivement au public. Ainsi La Fontaine, Boileau, Molière et Racine, « *munis de billets* », découvriront-ils en 1669 le « *théâtre du sauvage* » de Versailles : la première ménagerie moderne d'Occident, dont l'exemple se diffusera peu à peu dans toute l'Europe.

Vient la Révolution, qui sonne le glas des ménageries princières. Désormais, ce sont les naturalistes du Jardin des plantes de Paris qui mènent la danse. Animés d'« *Une volonté de maîtriser* », ils inventent un modèle qui, une fois encore, se généralisera par la suite. A partir du XIX^e siècle, les zoos, publics ou privés, se transforment en lieux de vulgarisation scientifique et d'expérimentation. Leurs responsables affichent tous un même objectif : l'inventaire et la classification de la faune. Alors que seulement 10 % des espèces de mammifères connues en 1993 l'étaient déjà en 1800, le taux monte à 50 % en 1890. Une remarquable performance qui traduit le souci, caractéristique de ce siècle, d'acclimater et de domesti-

quer la nature afin de mieux l'exploiter. La troisième et dernière partie de l'ouvrage, intitulée « *Un désir de nature* », est consacrée au XX^e siècle. L'Occident apprend progressivement à aimer et respecter les bêtes, « *idée secondaire au début du siècle mais qui devient essentielle dans les années 1930-1950* ». Zoos sans barreaux et dressage en douceur réconcilient doucement l'homme et l'animal. Mais, dès les années 70, dans le mouvement des luttes écologiques, les amis des bêtes expriment de nouvelles indignations. La diffusion d'émissions animalières à la télévision permettant désormais de voir les bêtes en liberté, les biotopes deviennent « *des références qui disqualifient les zoos* ».

Dès lors, ceux-ci n'ont plus d'autre solution pour redorer leur image que de se trouver une nouvelle raison d'être : devenir des conservatoires de la faune, destinés à lutte contre la disparition vertigineuse des espèces sauvages. Mission dont le succès reste bien aléatoire, puisque la mortalité des animaux continue d'y être extrêmement élevée et que la dérive génétique, qui appauvrit l'espèce jusqu'à la dégénération, « *reste la loi physiologique inéluctable des populations captives* ». Les auteurs concluent, au terme d'une démonstration ardue mais convaincante, que le jardin zoologique concretise dans un espace fermé ce que la société aimerait faire dans la nature. Un rêve non réalisé. Car « *elle préfère finalement une nature sauvage transplantée, resserrée, cultivée, aménagée à son gré et où elle le désire* ». Le zoo, en cela même, « *participe à toutes les hésitations de l'Occident dans son rapport aux autres* ».

C. Ba.

François Furet, contre la naïveté

En rassemblant les articles que l'historien avait écrits pour « France-Observateur », puis « Le Nouvel Observateur » de 1958 jusqu'à sa mort en juillet 1997, Mona Ozouf donne à comprendre la cohérence de son parcours intellectuel et politique

UN ITINÉRAIRE INTELLECTUEL
L'historien journaliste de France-Observateur au Nouvel Observateur (1958-1997)

de François Furet.
Edition établie et préfacée par Mona Ozouf.
Calmann-Lévy, 618 p., 180 F (27,44 €).



François Furet en 1967

François Furet est encore membre du Parti communiste lorsqu'en 1958 il donne son premier article à *L'Observateur* (qui s'appelait alors *France-Observateur*). C'est pour cette raison qu'il signe d'un pseudonyme : André Delcroix. Edgar Morin n'avait-il pas été, quelque temps auparavant, exclu du parti pour avoir collaboré à ce même journal ?

La direction communiste n'avait sans doute pas tout à fait tort de se méfier de ses jeunes intellectuels, et plus particulièrement de la nouvelle génération d'historiens (Emmanuel Le Roy Ladurie, François Furet, Maurice Agulhon, Denis Richet, Jean Popperen, Jacques et Mona Ozouf, et plus tard Annie Kriegel). Ceux-ci vont le quitter l'un après l'autre. La plupart se retrouvent à *L'Observateur*, où Furet prend de plus en plus d'autorité. Il avait découvert une tribune, et elle lui a si bien convenu que, trente-huit ans plus tard, à la veille de sa mort, il continuait à écrire dans *L'Observateur*, devenu depuis longtemps *Le Nouvel Observateur*.

Mona Ozouf, sa meilleure amie et l'historienne la plus proche de lui, a pris l'heureuse initiative de réunir en un livre cent vingt articles publiés entre 1958 et 1996. Cela nous permet de suivre un extraordinaire parcours intellectuel et de revisiter le paysage culturel de la dernière partie de ce siècle.

Pour les historiens qui ont rompu avec le communisme, la grande

question était celle du lien établi par leurs aînés entre la Révolution française et la Révolution soviétique, la première étant supposée annoncer la seconde. Le Parti communiste français en tirait sa légitimité. Or, sans nier l'existence d'une parenté entre le jacobinisme et le bolchevisme, François Furet considérait que le message fondamental de la Révolution française n'était pas celui de la Terreur, mais celui de la liberté et des droits de l'homme auxquels l'Octobre russe avait radicalement tourné le dos avant d'instaurer l'un des deux grands régimes totalitaires de ce siècle.

Cela remettait-il entièrement en cause la méthode d'analyse marxiste qui avait été celle de Furet ?

Celui-ci ne s'en est jamais expliqué aussi clairement que dans un entretien qu'il a accordé, en 1986, à Jean Daniel, Mona Ozouf et Jacques Julliard : « Je pense, a-t-il dit, que Marx est incontournable si on cherche à faire l'histoire du capitalisme européen. Mais je pense aussi que Marx n'est pas très utile pour un événement comme la Révolution française, parce que la Révolution française constitue pour Marx ce qu'il est le moins préparé à comprendre, à savoir une multiplicité des formes d'Etat à partir d'une seule société... Le marxisme ne permet pas de comprendre l'autonomie de l'Etat, c'est pour cela que c'est la doctrine qui permet le moins de comprendre l'Union soviétique. »

Dans les premières années de sa

collaboration à *L'Observateur*, François Furet assume un nouvel engagement militant. Il a quitté le Parti communiste, jeté son pseudonyme aux orties et rallié le PSU.

La grande affaire, à cette époque, c'est évidemment la guerre d'Algérie. Ce qui conforte Furet dans son appartenance à l'équipe de *L'Observateur*, c'est que, tout en soutenant, dès le premier jour, et au prix de quinze saisis, le droit du peuple algérien à l'autodétermination, le journal ne verse pas dans les fantasmes que nourrissent un certain nombre d'intellectuels quant à l'avenir révolutionnaire de l'Algérie indépendante. La naïveté, voilà ce que déteste par-dessus tout François Furet.

Après la fin de la guerre d'Algérie, il va abandonner l'action militante pour se consacrer à son travail d'historien, sans pour autant se désintéresser de la politique. Il adore mettre au jour le mécanisme des luttes pour le pouvoir, mais il n'a aucune envie de participer à ces luttes. Il ne souhaite pas faire carrière hors de l'université et il ne veut pas davantage jouer à la « belle âme ».

Le journalisme lui offre une voie médiane. Il lui permet d'éclairer les événements en les situant dans leur contexte historique et de détruire, au passage, un certain nombre d'idées reçues. Dans ce domaine, il ne récite aucune cible, mais son talent s'exerce le plus souvent aux dépens de gens appartenant à sa famille d'origine, je veux dire à la

l'idée qu'il a payé ce succès au prix fort : le socialisme lui-même. »

François Furet ne souscrit pas à l'accusation qui lui est faite d'être « passé à droite ». Il se reconnaît libéral mais, pour lui, le libéralisme n'est pas « une recette pour faire tourner les économies modernes ». C'est « une philosophie de l'homme, très antérieure à M^{me} Thatcher ou à M. Balladur ». Ce qu'il découvre, en cette fin de siècle, c'est que démocratie et marché forment un couple inséparable, bien que conflictuel en raison de l'aspiration à l'égalité que nourrit la démocratie. « *Ecrire cela, dit-il, n'est pas faire l'apologie du capitalisme, mais reconnaître l'universalité ambiguë du système que nous avons cru pouvoir, à tort, dépasser.* » C'est une pensée que la social-démocratie européenne pourrait faire sienne. Dans la série d'articles dont elle fait le choix,

Gilles Martinet

gauche. Il leur reproche de refuser de voir tout ce qui dérange leurs habitudes. D'où l'hostilité qu'il va rencontrer dans plusieurs secteurs de l'opinion en dépit – ou peut-être à cause – de la qualité et de la profondeur de ses analyses.

Celles-ci ont d'autant plus d'impact que le style de Furet est sobre, nerveux, efficace. Il a le sens de la formule et du raccourci. Ainsi, en 1969, il résume l'enjeu du référendum que vient de perdre le général de Gaulle par cette phrase : « *C'était un appel très logique au pays non pas sur la question régionale mais sur la question : Pompidou ou moi.* » Et lorsque tomba, en 1989, le mur de Berlin, il écrit : « *Voici donc que le fameux "sens de l'histoire" s'inverse sous nos yeux. Le communisme a cessé d'être l'avenir de la démocratie ; la démocratie est devenue l'avenir du communisme.* » Que retient-il d'essentiel de François Mitterrand ? « *D'abord, bien sûr, d'avoir fait de la gauche socialiste une force durable de gouvernement. Mais la plupart de ceux qui, à juste titre, l'en louent n'aiment pas*

Mona Ozouf retient plus particulièrement ceux qui ont été consacrés à l'Amérique et à Israël ou, plus exactement, au « problème juif », ce problème que « *la démocratie ne résout pas comme toute l'Europe l'avait cru* ». Furet est fasciné par ce qu'a représenté d'imprévisible, de non déterminé, la création de l'Etat d'Israël. Il se passionne, d'autre part, pour les multiples aspects de la société américaine. Dans un cas comme dans l'autre, on le sent irrité par les caricatures qui sont souvent faites de ces deux pays. Ce qui ne l'empêche pas de constater le rôle néfaste joué, à Jérusalem, par un rabbinat conservateur et de ridiculiser le « politiquement correct » qui sévit dans les universités américaines.

Comme le faisait Raymond Aron, sur un autre registre, François Furet ne cesse de faire la preuve qu'il n'est prisonnier d'aucun dogme et d'aucun a priori. Et il est vrai qu'il était avant tout un esprit libre : l'un des plus grands de sa génération.

Figures de résistants

Tandis qu'Alya Aglan raconte l'histoire du mouvement Libération-Nord, Aude Yung-de Prévaux rappelle le sacrifice de sa mère et de son père, l'amiral Trolley de Prévaux

LA RÉSISTANCE SACRIFIÉE
d'Alya Aglan.
Flammarion, 456 p., 130 F (19,81 €).

UN AMOUR DANS LA TEMPÊTE DE L'HISTOIRE
Jacques et Lotka de Prévaux
d'Aude Yung-de Prévaux.
Ed. du Félin, « Résistance Liberté-Mémoire », 224 p., 129 F (19,66 €).

Que les titres, inappropriés ou un brin racoleur, dont ils sont affublés ne trompent pas le lecteur, on tient bien là deux ouvrages importants qui défrichent des pans méconnus, voire ignorés, de l'histoire de la Résistance. Empruntant à des veines très différentes, ils approchent, tous sens critiques en éveil, le combat souterrain avec une humilité qui ne cherche pas à ramener au format ordinaire un engagement qui ne le fut en rien.

Le livre d'Alya Aglan comble une étonnante lacune bibliographique. L'aventure commence le 1^{er} décembre 1940, quand sortent les sept exemplaires d'un feuillet recto-verso intitulé *Libération*. Seul journal clandestin à paraître chaque semaine, il comptera 190 numéros pour la période de l'Occupation. Jusqu'en février 1942, cette parution sera l'œuvre d'un seul homme, Christian Pineau. Soulignant l'importance que revêt cette modeste feuille, Alya Aglan expose pourquoi et comment le journal est porteur de l'émergence d'un mouvement de résistance. Sur ce berceau se penchent des militants syndicalistes, chrétiens et confédérés, des socialistes et des individualités indépendantes, parmi lesquels Christian Pineau, bien sûr, mais aussi Henri Ribière, Jean Texcier, Jean Cavallès. A l'inverse d'autres mouvements, Libération-Nord ne s'identifie pas à la personne d'un chef. Retour d'un

premier voyage à Londres, le 28 avril 1942, Christian Pineau, que ce périple eût dû adouber auprès de ses camarades, cesse de diriger le mouvement parce que les initiatives qu'il a prises les irritent. L'incident souligne la collégialité d'une direction qui reflète la diversité de Libération-Nord, « à la fois sa richesse et sa principale faiblesse ».

DIVERSITÉ DES MOUVEMENTS

Etudiant de près le fonctionnement interne du mouvement, Alya Aglan apporte du nouveau en discutant la vision communément admise d'une Résistance scindée en organismes militaires, les réseaux, et organisations civiles, les mouvements : « *Sous le vocable de mouvement, se cache une grande diversité de groupes et d'organisations.* » Elle met, ce faisant, fortement en garde contre la tentation de modéliser cette histoire. Elle décrit aussi l'action de Libération-Nord, du noyau des administrations publiques à la libération du territoire en passant par les maquis. Elle accompagne le mouvement, un temps inséré dans le paysage politique de la Libération, jusqu'à ce milieu de l'année 1948 où, prenant acte de l'impossibilité de peser sur le cours des choses, il se réfugie dans une vie associative recentrée sur l'expérience unique de la Résistance. « *L'histoire de la Résistance recèle une beauté et une grandeur particulières qui fascinent inévitablement celui qui s'en approche* », écrit-elle, au seuil d'une étude qui démontre que la sympathie du citoyen n'est pas exclusive de l'empathie de l'historienne.

Avec l'histoire de Jacques et Lotka de Prévaux, on touche à d'autres rives. Cet ouvrage d'une force saisissante ne ressemble à aucun autre. Tout dans ce livre sort de l'ordinaire. A commencer par sa genèse : à vingt-trois ans, l'auteur s'étiolait à la Bibliothèque nationale, travaillant à un mémoire sur le « dualisme cathare », quand un lec-

teur âgé qui avait surpris son nom à la dérobée sur une fiche affirma reconnaître en elle la fille de deux résistants fusillés par les Allemands, Lotka et Jacques Trolley de Prévaux, dont elle ignorait jusqu'à ce jour qu'ils aient existé. L'inconnu s'éclipse aussi mystérieusement qu'il venait de faire intrusion dans sa vie. C'est ainsi que la jeune femme apprend qu'elle avait été adoptée par son oncle paternel. Une adoption doublée d'une occultation complète de ses parents par une famille très bourgeoise que la vie agitée de son père et l'origine – juive – de sa mère avaient scandalisée.

Aude Trolley de Prévaux aurait pu remâcher tristement cette révélation bouleversante. Elle a pris un tout autre parti. La plaie apaisée sinon cicatrisée, elle s'est, rageusement et méthodiquement, mise en quête de ces parents ignorés, dans la double acception du terme. La plongée qu'elle a faite donne naissance à un livre vertigineux duquel le lecteur n'émergera pas tout à fait le même.

Le début de l'histoire est pourtant banal : orphelin de sa mère à onze ans, le jeune Jacques grandit dans une maison où la pénitence et la solitude sont la règle. Admis à l'Ecole navale, ce brillant élève devient un officier sur lequel ses supérieurs ne tarissent pas d'éloges. Rien ne manque au tableau : avancement rapide, méditations profondes aidées par l'opium découvert dans ses tribulations sur les mers du globe, poste prestigieux d'attaché naval à Berlin entre 1926 et 1931, commandement d'un aviso en Chine. Un beau mariage de surcroît.

Là s'arrête cette trajectoire rectiligne. Car, en février 1934, le capitaine de frégate Prévaux traverse comme un somnambule les émeutes parisiennes. A quarante-six ans, il vient de rencontrer le grand amour en la personne de Charlotte Leitner, Lotka pour ses proches. Arrivée de Cracovie dix ans plus tôt, cette jeune femme, élancée et belle,

est démonstratrice de produits de beauté après avoir été mannequin chez Madeleine Vionnet. Une passion dévorante emporte les deux amants. En 1938, au grand dam de sa famille, le capitaine de vaisseau divorce pour épouser Lotka. Affecté à la Force X à Alexandrie, en mai 1940, rapatrié pour raisons de santé en octobre, il est nommé en juillet 1941 président du tribunal maritime de Toulon. Sa bienveillance envers les « dissidents » lui vaut d'être révoqué en décembre.

Depuis un mois, il est agent du réseau franco-polonais F2, où il fait ses classes sous les ordres d'un ouvrier de l'arsenal. Prévaux entend bien combattre sur le sol français plutôt que de gagner Londres, où son grade élevé lui vaudrait, à n'en pas douter, un poste enviable. Lotka, elle aussi engagée corps et âme dans le combat, assure des missions hautement périlleuses. Le 29 mars 1944, la Gestapo arrête les membres du sous-réseau dont Jacques était devenu le chef. Lotka et lui sont transférés à Montluc, mis au secret et torturés.

Abattus à quelques jours de la libération de Lyon, ils ont laissé un bébé d'un an qui, aujourd'hui, arrache ces deux authentiques héros à l'oubli qui les avait ensevelis. Elle le fait dans un superbe livre, riche des archives qu'elle a exhumées, émouvant sans sensiblerie, habile à restituer l'atmosphère d'une époque sans verser dans la facilité du pittoresque. Une authenticité qui a sûrement été payée chèrement tant on pressent qu'il en a coûté à son auteur de trouver le ton juste pour ressusciter ses parents évanouis.

Enfant, le futur compagnon de la Libération Jacques de Prévaux se promettait « *de ne vivre et n'aimer que sur des sommets* ». Vaste programme que le couple a rempli au-delà de toute espérance. Grâce à lui, grâce à une enfant conçue en 1942, la Gestapo a perdu la partie.

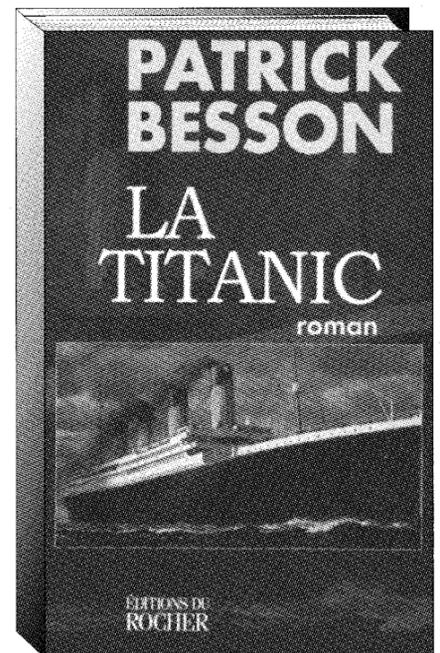
Laurent Douzou

Livraisons

● **LES ENJEUX POLITIQUES DE LA FAMILLE**, de Jacques Commaille et Claude Martin

La famille a changé. Démographes et sociologues n'ont cessé de mettre en exergue de nouveaux comportements. La politique familiale a tenté de suivre des évolutions dictées par les modes de vie. Mais élaborée au lendemain de la deuxième guerre mondiale, elle n'a jamais fait l'objet d'aucune réforme globale. Jacques Commaille et Claude Martin contestent l'idée que la famille ne relève que du domaine privé. Ils montrent comment elle est aussi un facteur central de la vie politique. Utilisée par les politiques pour légitimer leur action, elle reflète, dans les relations qu'elle instaure entre ses membres, un ordre politique existant, plus démocratique certes, mais aussi inégalitaire, entre les hommes et les femmes. (Bayard, 199 p., 130 F [19,8 €]). M. A.

Les navires sont des femmes !



172 pages - 95F

ÉDITIONS DU ROCHER

L'ÉDITION FRANÇAISE

● **Le Salon de la revue reprend son indépendance.** Un conflit entre l'OIP (Organisation idées promotion), organisateur du Salon du livre de Paris, et l'association Ent'revues, au sujet notamment de la place et des prix concédés aux revues, remet en cause leur participation à la manifestation. Depuis quatre ans, celles-ci étaient accueillies au sein d'un espace autonome et bénéficiaient d'un tarif préférentiel qui permettait aux plus modestes d'entre elles d'être présentes. L'OIP avait annoncé des frais de participation que les revues ne pouvaient supporter – le double de l'année passée ; bien qu'ayant été réduite depuis cette hausse, cela a provoqué la consternation de nombreuses d'entre elles. Refusant de s'inscrire dans ces conditions – « le ressort est désormais cassé » –, elles se disent soulagées de ne plus « jouer dans la cour des grands le rôle du petit cousin de province ». Créé en 1990, le Salon de la revue retrouvera ainsi son autonomie. André Chabin, administrateur de l'association qui cherche actuellement, en plus des subventions accordées par le CNL, des partenaires intellectuels et financiers. Le Salon, qui se tiendra à la mi-octobre, sera accueilli dans un lieu qui reste encore à déterminer d'ici à la fin du mois de mars. Par ailleurs, Ent'revues vient de créer un site Internet qui recense et présente quelque 900 revues : www.entrevues.org

● **Flammarion.** Le groupe Flammarion a réalisé un chiffre d'affaires consolidé quasiment stable en 1998 (-0,3%), à 1,110 milliard de francs (169,2 millions d'euros) contre 1,113 milliard de francs (169,8 millions d'euros) un an plus tôt. Cette stagnation de l'activité cache cependant des évolutions très contrastées. La branche édition a ainsi reculé de 6% et la librairie de 5,1% – baisse expliquée notamment par la fermeture, depuis octobre 1997 et jusqu'en janvier 2000, de la librairie du Centre Pompidou, fermeture sans laquelle « la progression aurait été de 1% ». En revanche, la diffusion a augmenté de 30,8%, profitant de la forte activité des éditeurs dont Flammarion assure la commercialisation et de l'arrivée de nouveaux éditeurs indépendants que le groupe diffuse. Quant à l'activité magazine, elle a progressé de 6%.

● **Florent Massot dépose le bilan.** L'éditeur Florent Massot vient de déposer le bilan de la société qu'il avait créée en 1994. Malgré l'entrée, en 1997, dans le capital à hauteur de 60% d'Actes Sud et de Naïve (la société de production de disques de Patrick Zelnick) et le lancement en novembre 1998 d'une nouvelle collection, l'éditeur a été placé en liquidation judiciaire. Il n'envisage pas pour autant de quitter le monde de l'édition et souhaite monter une structure, toujours en indépendant.

● **Prix littéraires. Le prix Paul Verlaine,** décerné par La Maison de poésie, a récompensé deux recueils de poèmes : *Atalante ta course*, de Claudine Bohi (La Bartavelle, « Modernités », 8, rue des Tanneries, 42190 Charlieu, 52 p., 50 F [7,62 €]) et *Cirque-Univers*, de Henri-Frédéric Blanc (Titanic, 13510 Eguilles. Distribution : Distique, 384 p., 120 F [18,29 €]).

ANDRÉ MANDOUZE

MÉMOIRES D'OUTRE-SIÈCLE

« Un homme véhément, fougueux, bernoisien, chrétien progressiste haut en couleur et en intransigeance. »

JEAN DANIEL
Le Nouvel Obs

ÉDITIONS
Viviane Hamy

Les voix de la lecture

Gallimard propose une collection de CD où écrivains, historiens, scientifiques lisent et commentent une œuvre de leur choix

Un écrivain, c'est une voix. C'est une voix qui ressort d'un signe qu'il a écrit en fonction de cette voix. Vous ouvrez un écrivain, il vous parle. Ce qui est amusant, de plus en plus, c'est qu'il suffit que je commence à lire à haute voix un de mes livres pour persuader quelqu'un qui l'aura lu qu'il ne l'a pas lu. » Cette réflexion de Philippe Sollers – issue du CD *La Parole de Rimbaud*, dans lequel il lit et commente largement des extraits de son roman *Studio* (1) – représente parfaitement la collection « A voix haute » lancée au mois de novembre 1998 chez Gallimard.

Prune Berge, en charge de cette collection, a fait appel à des écrivains, philosophes, historiens ou scientifiques qui, dans chaque CD (2), transportent l'auditeur au cœur d'une histoire qu'ils ont choisie de raconter. C'est ainsi que nous sommes entraînés par Jean-Claude Carrière dans ce texte, « à peu près quinze fois plus long que *La Bible* », qu'est le *Mahābhārata*. Il ouvre sa narration sur une citation d'Henri Michaux qui s'est exprimé sur cet « immense fleuve », ce poème épique indien, en ces termes : « Vous raconteriez cette histoire à un vieux bâton, il reprendrait feuilles et racines. » Mais bien plus, Jean-Claude Carrière – qui épaulera désormais Prune Berge dans sa recherche de conteurs – propose une véritable invitation au voyage quand, d'une voix chaleureuse, il dit : « Soyons prêts. Nous partons. » Dans *Des îles et des*

hommes (qui sortira dans quinze jours), Jean-Marie Drot fait partager sa passion des îles à travers une longue promenade vivifiante.

La responsable de l'audiovisuel chez Gallimard souhaite également que cette collection permette la « transmission de la connaissance d'un penseur par sa parole ». Ainsi, tandis que Jacques Le Goff dans son *Saint François d'Assise* fait découvrir celui qui, « loin du langage savant des scolastiques de son temps, a su s'imposer tant par sa vie que par ses miracles, pourtant nombreux », Jean-François Deniau livre sa réflexion sur la démocratie, « cette respiration qu'il faut sans cesse inventer ».

Pourtant, Prune Berge a posé une condition : elle a demandé à chaque « raconteur » d'être accessible à un large public, « capable et désireux de se concentrer pendant une heure, que cela soit chez lui, dans une voiture, un train ou un avion ». Voilà donc Jean Bernard qui, dans un exposé extrêmement clair – *De la médecine* –, retrace les grandes étapes de la science médicale. Établissant un état des lieux des découvertes les plus récentes, il donne à comprendre la médecine du XXI^e siècle. « Rationnelle, efficace, individuelle », elle sera avant tout pour lui « une médecine de prévision, de prévention, de prédiction ».

Prune Berge considère aussi ces enregistrements comme une occasion, pour les auteurs, de s'exprimer sur un sujet qui, s'ils devaient l'écrire, leur demanderait plus de

temps. Et il lui semble que tous ont vécu cette expérience comme une création, et non un simple entretien. Sur le ton de la confiance, ils ont accepté, dit-elle, de « se mettre à nu » et de livrer leurs savoirs et convictions sur des sujets leur tenant particulièrement à cœur, sans en faire jamais une simple récitation ou un exposé didactique.

LE POUVOIR DE LA PAROLE

Ce qui frappe d'abord à l'écoute de tous ces disques, c'est le pouvoir de la parole : pris, porté par ces voix – toutes différentes et toutes passionnées –, l'auditeur entre dans les histoires d'orateurs exceptionnels. L'écrivain haïtien René Depestre, dans *Encore une mer à traverser* – titre emprunté à Aimé Césaire qui écrivait dans *Cahier du retour au pays natal* : « Il y a encore une mer à traverser / oh encore une mer à traverser / pour que j'invente mes poumons » –, fait ainsi revivre l'histoire de la Caraïbe et de l'esclavage. Jean Bottéro, lui, a choisi pour titre *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, premier vers d'un poème émanant de la civilisation mésopotamienne, vieux de trente-sept siècles et pourtant « à la base de notre vision du monde ».

Mais cette collection doit aussi encourager l'approfondissement de l'œuvre d'un auteur. Ainsi, charmé par la voix pleine de Nathalie Sarraute, on redécouvre notamment *Tropismes* et *Ouvrez* (3). Et on l'écoute murmurer : « Quand j'écris, j'écoute. J'écoute chaque mot. Toujours. Et quand je lis, c'est

pareil. Tout ce que je lis, je l'entends. »

De même, Philippe Sollers, à sa façon, s'interroge, dans *La Parole de Rimbaud*, sur « la raison pour laquelle la poésie s'éloigne de nous et pourquoi historiquement nous ne voulons plus en entendre parler, c'est-à-dire pourquoi nous ne voulons plus nous-mêmes nous entendre parler, bien que nous parlions. Pourquoi donc nous voulons ne plus être ». L'écrivain module sa voix qui prend des accents tantôt voluptueux, tantôt vifs et brusques. Mais la lecture qu'il nous offre est toujours particulièrement rythmée. Et puisque – dit-il dans *Studio* – « la société m'a oublié ou m'ignore » et qu'il a donc « tout [s]on temps », il s'attache à mettre la parole d'Arthur Rimbaud en scène, parole qui, dit-il, est « lu[e], reçu[e], écouté[e], mais pas entendu[e] ».

Car que reste-t-il de notre « voyage au bout de l'ennui » sinon cette phrase de Rimbaud, placée en exergue de *Studio* : « J'ai fait la magie étude / Du bonheur, qu'aucun n'étude » ?

Emilie Grangeray

(1) *Studio* (Gallimard, 1997).

(2) Pierre Nora, Catherine Dolto, François Weyergans et Patrick Modiano ont prêtés leurs voix pour les prochains titres (dont la sortie est prévue d'ici la fin du printemps).

(3) *Tropismes* (Minuit, 1957) et *Ouvrez* (Gallimard, 1997).

★ CD « A voix haute », Gallimard (95 F [14,48 €]).

Les petites pommes du savoir

Partager le savoir avec le plus grand nombre de personnes possible », tel est le pari de Sophie Bancquart qui dirige les toutes nouvelles éditions du Pommier, dont les premiers titres paraîtront le 3 mars (1). Département des éditions Fayard, dirigées par Claude Durand, Le Pommier publiera, sous une marque autonome, des ouvrages susceptibles d'être « lus, compris et discutés ». Pour mener à bien ce projet, Sophie Bancquart a rassemblé, avec l'aide du philosophe Michel Serres, l'équipe jusqu'alors abritée par Flammarion, où elle créa notamment le département Savoir Grand Public – aujourd'hui disparu – et des collections telles que « Dominos » et « La Légende ». Catherine Cornu prend ainsi le titre de responsable d'édition et Nayla Farouki celui de directrice de collection. Souhaitant « donner plus d'envergure et de visibilité à [s]on projet », Sophie Bancquart entend poursuivre, avec ceux qu'elle surnomme « les pommes », sa mission d'« éducateur et de pédagogue ». Avec pour objectif de constituer rapidement un fonds et de dégager des bénéfices d'ici quatre ans.

Pour l'heure, deux axes – fictions et essais – sont développés. La fiction sera partagée entre les collections « Romans et plus » – soit la publication (à raison de cinq à six titres par an) de romans, pastiches et nouvelles susceptibles d'allier savoirs et réflexions – et « Le Roman et l'Histoire » (deux titres sont prévus chaque année) – consacrée aux romans historiques capables de « plaire et distraire », sorte de mise en scène du savoir dans l'histoire. Les essais seront répartis entre les séries « Manifestes » –

livres courts et frappants dont le but est de « tirer un signal d'alarme », « Leçons de choses » – pour découvrir la diversité du monde – et « A contre-courant » – dont l'ambition est de remettre en question « sérieusement mais simplement » un certain nombre d'idées reçues. Des ouvrages de vulgarisation, des livres illustrés et des dictionnaires devraient rapidement compléter ce catalogue.

Facilement identifiables, les livres, de petit format, se présentent, sous une couverture souple et colorée – dont la réalisation a été confiée au graphiste Daniel Leprince, qui a notamment travaillé sur les collections « La Légende » et « Dominos ». Une lettrine ouvrira le titre, tandis qu'un pommier, de couleur chaque fois différente, se promènera sur la couverture et qu'un extrait fort – sur le modèle anglo-saxon et fonctionnant comme un slogan – y sera reproduit. Des rabats donneront, pour une plus grande clarté et une compréhension immédiate, une biographie succincte de l'auteur, un résumé de l'ouvrage et identifieront la collection. Cette année, la production devrait être de trente-huit titres acidulés, vendus entre 99 et 129 F (15,09 à 19,66 €) chacun.

E. G.

(1) *L'Echelle de Monsieur Descartes*, de Frédéric Serror et Herio Saboga ; *Les Nouvelles Aventures de Candide*, de Laurent Degos ; *Le Trou dans le calendrier*, d'Abner Shimony ; *Le Prince d'Angkor*, de Paul Brunon ; *Eloge de la déboussance*, de Rony Brauman et Eyal Sivan ; *Je, nous et les autres*, de François Laplantine ; *Berniques et civilisation*, de Martin Wells ; *Einstein et Poincaré*, de Jean-Paul Auffray.

AGENDA

● **LES 26 ET 27 FÉVRIER. INTIME.** A Tours, le Centre régional du livre organise dans le cadre d'une manifestation intitulée « les Ambassades » un colloque sur la littérature de l'intime. Deux débats sont annoncés autour des thèmes : « Je est un autre » et « Il est le même » avec notamment Yves Charnet, Camille Laurens, Marc Petit et François Bon (rens. au 02-54-72-27-49).

● **LES 4 ET 5 MARS. L'AMOUR DE LA LANGUE.** A Beyrouth, le Centre Georges-Pompidou et l'Institut Mémoires de l'édition

contemporaine (IMEC), en coopération avec le Musée Surock (Beyrouth), organisent un colloque autour du thème : « L'amour de la langue ». Écrivains, intellectuels et artistes (notamment François Cheng, Vassilis Alexakis, Silvia Barón Supervielle) expliqueront pourquoi ils ont choisi de s'exprimer en français (rens. : IMEC, 9, rue Bleue, 75009 Paris, tél. : 01-53-34-23-23).

● **LES 8, 10 ET 11 MARS. BUTOR.** A Paris, Michel Butor organise un triptyque en l'honneur de Paul Gauguin. Les trois soirées seront consacrées aux interrogations suivantes : « Quant au livre : D'où venons-nous ? Où sommes-nous ? Où allons-nous ? » (à 18 h 30, BNF, quai François-Mauriac, 75013 Paris, tél. : 01-53-79-59-59).

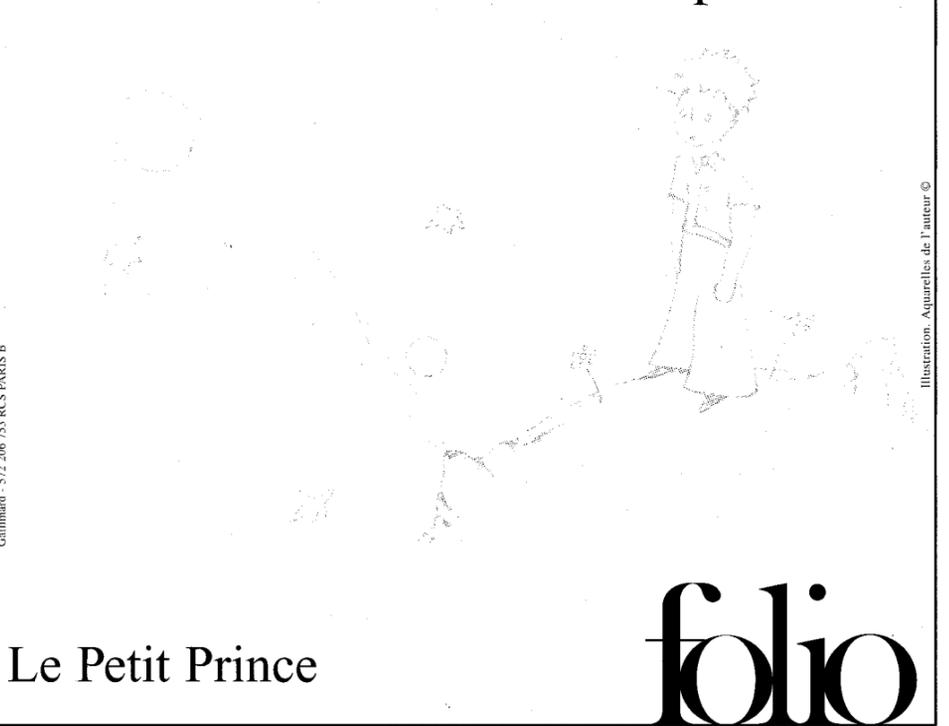
● **LES 10, 17, 24 ET 31 MARS. MONDE HELLÉNIQUE.** A Paris, Jean Irigoien, helléniste et professeur au Collège de France, propose un cycle de quatre conférences sur le thème : « Le livre grec, des origines à la Renaissance ». Cette présentation sera centrée sur quatre villes – Athènes, Alexandrie, Rome et Constantinople – qui ont été successivement la capitale culturelle du monde hellénique (à 18 h 30, BNF, quai François-Mauriac, 75013 Paris, tél. : 01-53-79-59-59).

ÉCRIVAINS

pour vos envois
de manuscrits
renseignements :

Éditions LA BRUYÈRE
128, rue de Belleville
75020 PARIS
Tél. (1) 43.66.16.43

Le livre dont l'auteur est un prince



Le Petit Prince

folio

Gallimard - 571 206 753 RCS PARIS B

Illustration - Aquarelles de l'auteur ©